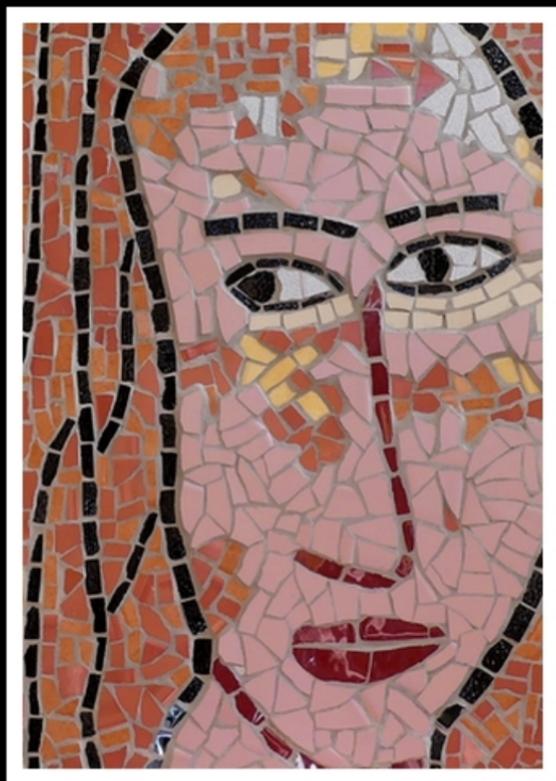


Pierre Dumoncel

CLEMENCE



EDITIONS  VERBATIM

CLEMENCE

Sous couvert d'une aventure au suspens entretenu jusqu'au terme de l'histoire, l'auteur explore un sujet de société contemporain, celui de la famille.

La famille et ses impétueux secrets..., mais aussi la mémoire et son mécanisme sidérant.

CLÉMENCE

Du même auteur :

FREDAINES volume 2, Éditions Verbatim 2017

RUBATO, Éditions Verbatim 2016

COUP DE BLUES, Éditions Verbatim 2015

L'EMPERESSE, Éditions Verbatim 2015

FREDAINES volume 1, Éditions Verbatim 2014

APOSTASIE, Éditions Verbatim 2013

SENS DESSUS-DESSOUS, Mots'Arts Éditions
2012

TRANCHE DE VIE, Artim Éditions 2011

LA MARCHÉ DU SIÈCLE, Artim Éditions 2011

TRANCHE DE VIE (1ère édition), AParis 2010

Pierre Dumoncel

CLÉMENCE

Roman

ÉDITIONS VERBATIM

Couverture : mosaïque de Pierre Dumoncel

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

©Editions verbatim, 2018
<http://editionsverbatim.fr>

- Avoir vingt ans au XXIe siècle a ses avantages et ses inconvénients. Mon arrière grand-mère, née fin XIXe, en aurait sans doute dit autant !

- Elle est con ta remarque, renchérit Mélanie, dont les sourcils délicatement soulignés prennent le parti de l'indignation. Ne m'oblige pas à te demander de quelle époque tu te réclames.

Mélanie ne désarme pas face à son manque d'objectivité. C'est du moins ce qu'elle pense de son consensus mou sur l'analyse de ces dernières décennies. Leur prof de philo, un certain Socrates (plus footballeur que philosophe si l'on prononce le S de la dernière syllabe...), leur a appris que notre civilisation tend à s'écarter de la raison. L'époque, dévolue à la spécialisation, distingue le philosophe et le scientifique qui ne faisaient qu'un autrefois. Il leur a expliqué que les sciences, tendant à se morceler, deviennent étanches entre elles et ne sont plus une sagesse mais une

technique. Devenues des paramètres de calculs et de prévisions, elles détourneraient les individus de l'essentiel, qui n'est plus de connaître les choses mais de pouvoir les exploiter.

La vision de Clémence n'est pas aussi péremptoire. « Oui..., mais non », comme dirait Coluche, le plus comique de ceux qui ne se prenaient pas pour un philosophe. Heidegger, lui, en était un, mais il n'était pas drôle... surtout en costume d'apparat... Bref, Mélanie se moque gentiment d'elle, qui ne parvient pas à s'offusquer de cette période délicate jugée sur une échelle aux barreaux disproportionnés.

Son baccalauréat en poche, Clémence a dit banco en septembre dernier à tous ceux qui l'encourageaient à poursuivre un cursus dont elle ne mesurait pas la portée, et elle se retrouve aujourd'hui avec Mélanie sur les bancs de l'université. Le prolongement de cette période insouciance a surtout de contraignant l'inévitable cohabitation familiale qu'elle lui impose. Elle n'a pas le caractère d'un Tanguy satisfait d'un confort assisté... Le campus étant à quinze minutes à pied, et ne nécessitant pas la location d'un studio ni même l'acquisition d'un véhicule particulier, son espace vital subit donc les restrictions de ses ambitions intellectuelles. Elle ne va pas jusqu'à dire que ce paradigme particulier a failli faire basculer son avenir universitaire, mais elle se dit aujourd'hui qu'elle l'a peut-être un peu trop minimisé... Vivre au foyer familial sous-entend quelques contraintes qui deviennent vite insupportables.

L'âge, le contexte, la façon de vivre les choses et une certaine maturité intellectuelle prêchent sans partage pour une indépendance assumée. Son apparente insouciance revendique aujourd'hui la paternité de certaines interrogations, longtemps enfouies sous des certitudes familiales inébranlables. Ses parents ont toujours délivré l'image d'un couple uni au sein d'une société libérée au modèle parental passablement chahuté. Là où ses camarades cherchèrent la tendresse en passant d'un foyer à un autre, son enfance afficha la stabilité d'un amour sans faille de parents attentionnés. Sa jeunesse ne sembla pas souffrir d'un manque quelconque, et se construisit pas à pas avec les valeurs émanant de cet environnement. Or, ma mère a beaucoup changé, constate Clémence. A moins que ce ne soit moi qui ne vois plus les choses sous le même angle..., ajoute-t-elle aussitôt, comme pour exorciser sa pensée.

En fait, jusqu'à ce matin, jamais elle n'avait ressenti à ce point cet impérieux besoin d'autonomie.

Ma mère est encore jeune, elle va prendre quarante ans le mois prochain, et elle fait partie de ces femmes dont le charme et la beauté sont à leur acmé. Moi, je n'ai que dix-huit ans, et je sais qu'un homme ne me voit pas comme il regarde ma mère... Jalouse ? Non, pas vraiment, s'empresse-t-elle de répliquer. Plutôt inquiète de la confiance et du pouvoir que lui confère ce puissant distingo...

Madame Josiane Sambrès mesure un mètre soixante douze et pèse soixante et un kilos. Ses longues jambes, qu'elle gaine de nylon l'hiver pour prolonger la teinte dorée des jours ensoleillés, supportent un buste altier dont la poitrine piège les regards des plus effarouchés. Son visage n'a rien d'exceptionnel, mais son sourire fascine, et la profondeur de son regard parvient à noyer l'interlocuteur dans l'océan de ses yeux bleus. Bien malin qui pourrait dire si elle est consciente d'un tel charme où la modestie de sa personnalité peut jouer sur l'ambiguïté d'un tel magnétisme...

La première fois où Clémence comprit toute l'aura de cet attrait sensuel fut le jour de son quatorzième anniversaire où, comme toute ado exaltée, elle avait organisé sa première véritable boum à la maison dont l'objectif inavoué avait été de séduire Cédric, l'affriolant flambeur de son collègue. Sa mère, bienveillante et dévouée, avait été omniprésente, et

Cédric n'avait vu qu'elle ! Il ne l'avait pas quittée des yeux, et Clémence avait vite compris dans son regard obnubilé que le charme a des arguments que la raison ignore. Qu'avaient donc pesé sa jeunesse et sa beauté (elle avait quand même retenu l'attention d'un mannequinat réputé) face à l'irrépressible attrait d'une quadragénaire en sursis ?

Ce matin, elle a du mal à s'extirper du lit. « Tu vas être en retard, Clémence », lui dit sa mère, tandis qu'elle referme son sac de sport, ayant prévu de faire un tennis après son cours de civilisation française. Mais Patricia, sa partenaire, ne vient pas et il fait un temps superbe ; alors, sans doute pour combler sa déception, elle laisse passer le tramway et décide de gagner le centre ville à pied, songeant à l'emplacement le mieux approprié pour y déjeuner.

Le cours Romain Gary s'étale dans la lumière crue d'une journée printanière, et les terrasses des cafés affichent déjà complet. Un air doux saturé de pollen agresse délicieusement ses narines et la fait éternuer, tandis que les poussières habillent d'un surprenant lainage blanc le trottoir où les gens s'étonnent d'entendre les oiseaux chanter. Elle savoure ces instants de renouveau qui rompent brutalement avec les rigueurs d'un hiver qui n'en finissait plus.

En pénétrant dans la rue Clémenceau, elle a alors un choc. Installée à la terrasse du bar des Lices, sa mère fait face à un homme qu'elle n'a jamais vu et dont

l'attitude semble dénoter une certaine intimité. Un peu paniquée, elle se précipite sur la terrasse d'un restaurant dont la palissade à claire-voie l'invite à percer en toute impunité les arcanes de leur abandon. Son cœur battant la chamade est comme saisi par la peur irrationnelle d'un danger factice et la curieuse sensation que sa vie est en train de basculer...

Clémence est une jeune fille au caractère joyeux, mais soucieux. Depuis son plus jeune âge, elle a tendance à dramatiser les situations ou les événements qui ne cadrent pas avec ses repères. Toute gamine, elle avait refusé de se faire prendre en photo devant le sapin de Noël avec ses parents qui venaient de se disputer. Aujourd'hui, si elle est végan c'est parce qu'elle ne peut comprendre qu'on élève un animal pour le tuer. La rigueur de sa cohérence inspire le respect tout autant qu'elle peut irriter. Du haut de son mètre quatre-vingts, elle envoie l'image d'une beauté un peu figée dans la raideur de sa plastique et de ses discernements. Ce qui ne remet nullement en cause l'intelligence de ses raisonnements auxquels elle sait fournir l'indulgence d'une curiosité sans à priori. Ses brillants résultats en philosophie et en littérature en sont les plus probants témoignages.

Il est vingt heures dix et son père n'est toujours

pas rentré. En silence, elle triture machinalement la sole meunière que sa mère a déposée dans son assiette, et épie du coin de l'œil les faits et gestes de celle qui vient de faire voler en éclats ses dernières illusions.

L'après-midi, elle n'est pas retournée à l'université. Elle a voulu croire que le printemps possédait un droit de regard sur son métabolisme... Elle qui n'a jamais manqué un cours et dont la culpabilité écarte régulièrement toute tentative de digression non justifiée ! Elle est même allée jusqu'au club de gym à qui sa mère consacre chaque mercredi une heure de son emploi du temps. Elle l'a aperçue, n'a rien remarqué (qu'aurait-elle pu déceler de particulier?), et a tenté de reprendre, mais en vain, le cours normal de ses activités. Vers dix-sept heures, elle a fait appel à son amie Mélanie, dont la vie familiale perturbée risquait pourtant de ne pas comprendre la nature de son anxiété. Effectivement, lui faisant une saisissante description de ce qu'elle nomme la famille décomposée, elle lui dressa un tableau sans concession des couples soumis de nos jours à la gestion d'une inédite longévité et confrontés aux tentations d'une société aux mœurs libérées. Son étonnante maturité lui permit, à tout le moins, de mesurer l'étendue de leur divergence lorsqu'elle lui affirma que sa mère n'avait sans doute fait que différer sa décision pour la protéger...

Clémence tourne et retourne l'argument dans sa tête. Une question l'obsède : sa mère aurait-elle anticipé son infidélité ?

L'esprit humain s'accoutumant assez mal des

brusques révélations qu'il n'a pas su anticiper, il ne peut accepter une réalité de laquelle il est exclu. Deux alternatives s'offrent alors à lui : le déni ou la réécriture du passé !

- Tu n'as pas faim, Clémence ?

Murée dans un silence accusateur, elle quitte la table en guise de réponse, plongeant sa mère dans la perplexité de son ingrate réaction. Quelques jours plus tôt, elle avait très mal géré la rupture que lui avait infligé Grégoire, le fantasque amoureux de ses premières folies universitaires.

Josiane Sambrès dessert machinalement la table et frémit en songeant qu'à dix-huit ans la vie n'a pas l'insouciance qu'on lui prête. En vidant l'assiette de sa fille dans le vide-ordures, elle sait bien qu'on ne se débarrasse pas comme ça de son passé...

Refaire un parcours à rebours se heurte à de nombreuses difficultés. La longueur en est un. A dix-huit ans, il est moindre. En revanche, il présente à cet âge l'incommensurable inconvénient d'échapper à toute relativité, de subir de plein fouet un acquis que l'on croyait inné ! Le danger, au moindre doute, étant de tout réfuter.

Clémence s'éveille tôt. Elle n'a pas cours ce matin et n'aura pas à affronter le regard de sa mère au petit-déjeuner. Son père a dû rentrer tard car sa voiture est garée dans la rue à l'emplacement du voisin, jamais libre avant quatre heures du matin. L'apaisante quiétude de cette aurore printanière contraste âprement avec le tumulte intérieur de ses pensées, encore sous l'effet de ses rêves ambigus. Ni le jet salvateur de la douche, ni le petit déjeuner - auxquels elle accorde pourtant des vertus thérapeutiques - ne lui permettront d'inverser le sens de sa journée.

Journée qui commence mal.

A quelques encablures d'elle, trône le sac à main de sa mère... La tentation et le trouble sont trop grands... Telle une petite fille plongeant ses doigts dans un pot de confiture, elle brise dans l'instant la confiance sacrée. Horrifiée, elle s'arque-boute brutalement sur le fermoir. Mais le mal est fait ! L'esprit déverrouille plus rapidement les interdits qu'il ne met à les ériger.

Comme si elle avait cours, elle prépare ses affaires avec minutie et s'apprête à quitter la maison. Un détail retient alors son attention. Les clefs de la voiture de sa mère, habituellement accrochées au petit tableau près du miroir à trumeau, ne sont pas là...

L'histoire de ses parents, Clémence la connaît. Mais depuis quand, au fait ? Au plus profond de ses souvenirs, elle mélange les tableaux surgis de son passé revisité. L'émotion s'empare de banales images décousues aux repères mal identifiés. A-t-elle cinq ou six ans sur cette plage de sable fin à l'horizon lointain ? Peut-être plus pour tenir aussi bien sur ce poney dans la lande dorée ? Sa mère est toujours là pour la récupérer à la sortie de l'école, et son père très présent pour lui faire la lecture au coucher. Si elle a parfois la sensation que quelques photos viennent au secours de son vécu, en revanche rien ne vient évoquer ses premières années. A partir de quel âge garde-t-on le sceau de ses actes ? Clémence hésite sur la chronologie des clichés émergents, mais ne parvient pas à faire revivre la partie de son lointain passé. Jamais, elle n'a vu de photos d'elle

bébé, jamais elle n'a entendu parler de ces jours vite oubliés mais ô combien singuliers.

Sa journée, qui a commencé tôt, l'empoigne alors énergiquement sur les rives interlopes d'une déstabilisante remise en cause.

Comme si elle avait attendu d'avoir dix-huit ans pour se poser des questions !..

L'après-midi, c'est durant son cours de philosophie (elle prépare une licence arts, lettres, langue, mention philosophie) que Clémence se prend à démystifier l'attitude de sa mère. Son professeur expliquant l'usage pratique des noumènes, elle entrevoit à travers Kant et sa *critique de la raison pure* (où le déplacement de l'âme passe du domaine de l'illusion métaphysique, qui est une prétendue connaissance, à celui de l'action morale) comme une alternative à son éventuelle procrastination. En fait, tout devient source d'explication et d'absurde justification face à l'incongruité d'un insoupçonnable comportement qui ravage son entendement... Elle passe en revue tous les amis de ses parents qui, sous un angle nouveau, ouvrent la porte à sa débordante imagination...

Il est seize heures vingt-cinq, et elle presse le pas. Ses premiers partiels ne sont pas bons, et elle se demande réellement si elle a vocation à poursuivre une voie dans laquelle rien pour l'instant ne lui apporte

satisfaction.

Clémence possède d'incontestables qualités, mais a toujours eu du mal à canaliser son énergie sur un sujet donné. Sa nonchalance naturelle lui pose un véritable problème lorsque se dresse devant elle un obstacle inattendu face auquel sa motivation se disperse inéluctablement. Sérieuse et parfaitement consciente des réalités, elle fait partie de cette catégorie de gens pour qui toute psychologie plongeant ses racines dans un fondement rationnel passera nécessairement par une résolution motivée. Son jeune âge ne lui a pas occulté les aléas de la vie quotidienne, et son discernement s'est forgé au gré de ses ajustements.

Peut-on rester fidèle toute une vie, se demande-t-elle, en traversant le Parc des Ormes. Peut-on concilier harmonie du couple et épanouissement personnel ? Autant de questions qu'elle sait d'actualité à une époque où amour de l'autre et amour de soi sont souvent en concurrence... Les premières exhalaisons printanières envahissent ses narines et tentent de la détourner de ses sombres pensées, mais la pression est trop forte. Elle s'assied près de l'étang où se reflètent les dernières jonquilles et, dans un soliloque désordonné, se convainc que plus que celui des hommes, c'est le discours des femmes sur l'infidélité qui a changé... Aujourd'hui, le problème se pose plus en termes d'options possibles que d'interdits à transgresser !

En fin de journée, elle file vers le gymnase où l'attend normalement Patricia. Mais le vestiaire est vide.

Elle n'attend pas pour se mettre en tenue, et cinq minutes plus tard apparaît sa partenaire. Clémence lui propose alors d'aller mettre en place le filet de tennis pendant qu'elle se prépare. Généralement celui-ci gît au bout du terrain, juste derrière les buts de hand-ball. Mais il n'y est pas. Elle en déduit que personne ne l'a encore utilisé et qu'il est resté dans le local technique jouxtant le gymnase. Elle quitte alors la salle et se dirige vers la remise dans laquelle elle pénètre difficilement car quelque chose semble entraver l'ouverture normale de la porte.

A peine entrée, elle perçoit des soupirs dont l'origine ne laisse pas vraiment place à l'ambiguïté... Tétanisée, mais curieuse, elle s'approche discrètement et découvre son professeur d'histoire de l'art trompant sa femme avec une de ses jeunes élèves...

Sur le chemin du retour, elle ne peut s'empêcher de passer par la rue Clémenceau. Évidemment, la table occupée la veille par sa mère ne lui offre pas le même spectacle, mais lui procure la même sensation : une forme de colère sourde, indomptable et ravageuse. Sa jeunesse, gage d'un anticonformisme aux accents libertins, n'est d'aucun secours à son désarroi d'un âge étonnamment réactionnaire...

Déssemparée, elle fuit à grandes enjambées cet endroit auprès duquel aucune réponse ne pourra venir amadouner son amer questionnement.

Il fait beau, les jours rallongent singulièrement et la ville prend des allures de cité balnéaire. La peau blanche de Clémence acquiert ses premières couleurs au prix des inopinées rougeurs d'un soleil déjà chaud : son corps est comme son esprit, il réagit violemment.

Mais sa colère est passée.

Pour Pâques le mimosa est en fleurs, et elle a décidé de rejoindre Mélanie sur la côte atlantique où ses parents possèdent une petite maison familiale. De toute façon, à part Noël, ses parents n'accordent aucune attention particulière à ce genre de fête traditionnelle. Son souvenir des Pays de Loire remonte à quelques années déjà, mais il demeure prégnant... En effet, c'est à La Baule qu'elle tomba amoureuse pour la première fois. Elle devait avoir douze ans et pensa ne jamais s'en remettre. Aujourd'hui elle en sourit tendrement, ne sachant toujours pas si le garçon soupçonna un seul instant sa secrète passion ! Qui aurait pu croire, quelques années plus tard, que ma mère allait être en ce

même lieu l'objet de semblables questionnements, se demande-t-elle, consternée.

Un peu plus de deux heures d'un train aux allures vagabondes titillent son ataraxie dont l'esprit cartésien a désormais un impérieux besoin d'arguments, réels ou factices, pour venir soulager le poids de son incompréhension. Depuis quelques jours déjà, elle scrute sa mémoire avec acharnement.

La mémoire est une activité biologique et psychique qui permet de retenir des expériences antérieurement vécues. Mais peut-on avoir confiance en ses souvenirs et quelle en est la limite, s'est-elle vainement interrogée. Clémence ne se rappelle pas avoir souffert d'une quelconque mésentente de ses parents. A peine quelques brèves disputes viennent-elles assombrir ou, au contraire, confirmer l'exemplarité de leur couple. Mais elle sait qu'assimiler la mémoire à une aptitude à se souvenir, c'est la réduire aux processus de stockage et de récupération des informations sensorielles. Le processus est plus complexe, et ne doit pas faire apparaître l'oubli comme un échec de récupération des données du passé. Une phrase lui était revenue à l'esprit : « La conscience naît là où s'arrête la trace mnésique ». Sigmund Freud ; cours de philo du début de l'année. La mémoire n'est-elle pas ici l'inconscient voué à trouver des possibilités pour s'exprimer en consignait en fraude son message dans les actes conscients et préconscients ? Elle avait alors fouillé dans ses cours pour en

vérifier le bien fondé. Elle put y lire que la mémoire freudienne se trouve constituée par des réminiscences actives se rappelant au sujet en exigeant de lui un travail psychique de transformation et d'actualisation. Ce qui l'avait passablement découragée : J'ai du boulot, avait-elle alors songé, mais puis-je y parvenir seule ? « La mémoire, c'est ce qui a été oublié ! Voire ce qui n'a jamais été conscient et s'est inscrit comme empreintes, traces mnésiques, échos d'une jouissance à jamais inaccessible. Ces restes sont des souvenirs qui n'ont rien à voir avec la conscience. Les plus intenses et les plus tenaces de ces souvenirs sont ceux laissés par des processus qui ne sont jamais parvenus à la conscience ».

Évidemment, à l'époque, elle ne l'avait pas considéré avec la même acuité...

J'essaierai, avait-elle conclu, motivée mais perplexe, et pas du tout encline à s'inventer des séquences émotions uniquement pour justifier des théories en quête de notoriété.

Sur le quai de la gare Mélanie est là, drapée d'une robe légère jaune à pois bleus, plus belle que jamais. Clémence regrette un peu d'avoir négligé sa tenue, de n'avoir pas songé un seul instant à sa propre image. D'ailleurs Mélanie se moque un peu d'elle quand, l'enlaçant gaiement, elle lui chuchote à l'oreille : « Au moins, toi, tu n'es pas venue pour me faire concurrence ! »

Comme deux touristes aux plus beaux jours de l'été, elles dévalent allégrement les petites rues du village balnéaire encore déserté en cette veille de week-end prolongé. La villa n'est qu'à vingt-cinq minutes de la gare, ce qui suffit à Clémence pour comprendre l'influence de l'environnement maritime sur l'humeur des autochtones ; Surtout en empruntant le chemin du front de mer menant dans le jardin même de leur ineffable demeure de fortune.

Le vent se lève peu à peu tandis qu'elles finissent de déjeuner face au ressac incessant d'embruns blanchâ-

tres et mousseux. Clémence se sent bien et hésite à lancer la conversation sur le sujet qui obsède son esprit et dévore sa raison. Mélanie, quant à elle, se cantonne dans un rôle d'attente, celui de celle qui sait mais ne doit pas donner de l'importance au propos. C'est le hasard qui décide de la répartition des rôles. En l'occurrence, le téléphone de Clémence.

- Alors ?, ne peut s'empêcher de demander Mélanie lorsque Clémence referme son portable, et dont la conversation avec sa mère n'a pu lui échapper.

- Insondable, répond-elle, les muscles du visage nettement moins relâchés.

- Tu sais, il n'est pas obligatoire d'être malheureux dans son couple pour aller voir ailleurs. On peut très bien s'offrir une parenthèse sans pour autant tout remettre en cause. C'est ça que tu ne veux pas admettre...

- Non, c'est trop nouveau pour pouvoir être le cas. Jamais ma mère n'a encore franchi la ligne jaune...

- La conscience collective est très forte pour trouver des raisons d'être fidèle. Maturité, sens du devoir, prééminence du long terme sur le court terme et puis cette fameuse peur... Peur des maladies, des puissances passionnelles, d'une société qui se détruirait par manque de valeurs. Néanmoins, lorsqu'on fait le choix de passer outre, ce n'est pas forcément par revendication anarchiste ou par faiblesse.

- Je ne vois aucune raison valable ayant pu détourner ma mère de ce que je sais être sa ligne de

conduite.

- Il y a plein de raisons de se faire du bien. Et elles ne sont pas moins valides parce qu'elles rendent plus heureux !

Clémence réfléchit un court instant avant d'ajouter :

- Ma mère a des relents catholiques assez prononcés. La fidélité est une valeur clé chez elle.

- Justement, reprend Mélanie. La culpabilité fait partie du plaisir. Tromper n'est plus tabou, mais c'est toujours interdit. La transgression vaut tous les aphrodisiaques du monde. Je crois qu'arrivé à un certain âge et au bout de plusieurs années de vie commune, un couple ressent nécessairement une certaine lassitude qu'aucun scénario érotique ne peut venir compenser. Et c'est là que l'infidélité propose à notre libido un cocktail incomparable, alliant la nouveauté à l'interdit !

Clémence accuse le coup.

- J'ai bien peur que tu aies raison sur ce point, mais je vais t'opposer la ridicule formule éculée : sauf ma mère !

- Ne sois pas inquiète. On ne parle aujourd'hui que des infidélités ratées. Notre société judéo-chrétienne nous pousse à la frustration et à l'auto-flagellation, se complaisant à condamner les couples émancipés, mais il manque à notre jugement toutes ces infidélités douces et réussies qui ont permis à certains couples de sauver leur union.

- Qui risquent un jour de leur laisser beaucoup

de remords..., s'empresse-t-elle d'ajouter.

- Les personnes d'un certain âge ne répètent-elles pas à l'envi qu'il vaut mieux avoir des remords que des regrets ?

Clémence esquisse un sourire tout en faisant la moue. Elle prend son temps pour dire avec sarcasme ce qu'elle pense de l'argument fallacieux.

- Je ne suis pas sûre que les personnes âgées qui se retrouvent seules dans leur HLM analysent avec la même désinvolture ton argument sémantique !

Mélanie décide alors de changer de sujet. Elle se demande au fond d'elle-même quelles peuvent-être chez son amie les vraies racines de son formalisme...

Mercredi. 13 h 35.

Clémence, comme sa mère, s'apprête à quitter la maison qu'une lourde quiétude enveloppe comme à chaque fois que leurs emplois du temps se chevauchent.

Assise à la table de la cuisine, faussement perdue dans la lecture du journal, elle attend le moment où sa mère va quitter la pièce afin de disposer de ce précieux interstice pour mettre à exécution le plan qui la taraude depuis sa deuxième compromission.

Sa première exaction avait été d'oser ouvrir le sac-à-main de sa mère ; sa deuxième fut d'y revenir et d'y flairer le ténébreux... Aujourd'hui, elle a décidé de s'emparer d'un énigmatique papier avec l'ombre duquel elle a commencé à franchir les limites de la mythomanie...

Mme Sambrès semble hésiter. Clémence s'en inquiète et vérifie en comptant discrètement sur ses doigts la véracité du calendrier. Alors qu'elle s'apprête à rompre

le pesant silence de leur incompréhension, sa mère se décide enfin à quitter la pièce. Clémence n'attend pas d'entendre son pas dans le vestibule pour se précipiter sur son sac-à-main et en extraire le sibyllin document.

Puis, elle disparaît.

Ce n'est que trente-cinq minutes plus tard, calée au fond de l'amphithéâtre D de son université, qu'elle peut alors éplucher en toute sérénité l'insidieux bordereau. Fébrilement, elle le déplie et le parcourt trop rapidement pour en saisir l'idoine signification. Elle tente de comprendre le sens précis d'un mot qu'elle connaît pourtant bien, mais dont l'usage sur un tel document lui procure un malaise indéfinissable. Elle le lit et le relit sans parvenir à comprendre. Elle y trouve son nom, son prénom, sa date de naissance, comme sur tout acte d'état civil, sauf que le nom de ses parents n'y figure pas et que l'entête du mystérieux papier n'est pas au nom d'une maternité, ni d'un hôpital ou d'une clinique privée...

Pou-pon-nière, marmonne-t-elle inlassablement entre ses dents, avec gravité et perplexité. Elle ne sait pas en fait ce que représente ce terme qui n'a pas pour sa conscience le sens péjoratif que son subconscient semble suggérer. Mais tout à coup, elle se sent comme dépossédée de sa personnalité. Pour une raison qu'elle ne peut expliquer, des gouttes de sueur commence à perler sur son front, et elle préfère quitter discrètement le cours. Un vent de panique s'empare d'elle comme si ce simple bout de papier, qui n'explique pourtant rien,

venait de lui révéler la nature de son malaise existentiel...

En l'espace d'une heure, quelque chose a basculé. Toute son énergie est maintenant absorbée par ce simple mot dont le nébuleux sémantisme déstabilise anormalement sa quiétude.

Rapidement, elle découvre qu'une pouponnière accueille en urgence des enfants séparés de leurs parents, soit pour un accueil temporaire, soit par décision de justice !

Le choc est rude, mais le puzzle se met en place, songe-t-elle aussitôt...

Clémence sait maintenant qu'un secret entoure sa naissance, et elle subodore déjà que sa mère n'est sans doute pas sa mère ! Sa mémoire tourne à plein régime et tente de raviver des tranches de vie qui jusqu'à maintenant lui ont échappé. Mais si elle sait que certains évènements traumatiques sont si douloureux que le corps et l'esprit préfèrent ne pas s'en rappeler en refoulant le souvenir dans l'inconscient, elle sait aussi que son cheminement ne doit pas être la porte ouverte à l'imagination, à une certaine forme d'interprétation orientée - sachant que la mémoire est malléable et suggestible. Car les souvenirs ne sont pas fixes et peuvent changer inconsciemment avec le temps, à l'aune de notre vécu, avec d'autres évènements, d'autres émotions...

Sans frère ni sœur, il lui sera difficile d'appréhender

der objectivement ce passé apocryphe. Alors comment ce retour sur elle-même va-t-il pouvoir venir valider ce qui n'est à présent que l'interprétation d'un émoi, pour ne pas dire d'un choc émotionnel ?

Vêtue d'un vieux jean délavé et d'une veste de tweed surmontée d'un épais foulard écossais - car le temps s'est subitement dégradé -, Clémence n'est pas à son cours d'histoire de l'art en ce matin brumeux du mois de juin. Elle descend du tramway de la ligne 2 et se dirige à pas décidés vers l'avenue Stéphane Zweig où elle doit retrouver une certaine Maggie Rénalvu au comptoir du bar des fuchsias. Maggie porte une veste de daim et une jupe noire, seuls indices susceptibles de l'identifier. Les deux femmes ne se connaissent pas ; elles n'ont eu qu'une courte conversation téléphonique quelques jours auparavant.

Clémence, surmontant sa nonchalance naturelle, vient d'obtenir des éléments tangibles sur ce qu'il faut bien appeler une recherche effrénée. Elle a d'abord retrouvé un ancien ami de ses parents, dont elle conservait un vague souvenir, et dont le témoignage l'a plutôt confortée dans ses subversives allégations. Puis elle a mené l'embarrassante enquête de la « Pouponnière des

Séraphins », n'ayant d'ange que le nom. Quoi qu'il en soit, elle est parvenue à rentrer en contact avec cette femme qui est maintenant en mesure de lui révéler LA vérité ! Là, maintenant, sans autre forme de procès... En effet Maggie Rénalvu connaît Clémence pour l'avoir accueillie dix-huit ans plus tôt ! Elle, certes, mais surtout sa mère... au sujet de laquelle elle semble assez sûre d'elle : « Sur la fiche d'entrée est mentionné le malaise assez surprenant dont a été victime votre maman ce jour là », avait-elle susurré pour lui expliquer la raison de son prégnant souvenir.

Clémence s'arrête devant le bar, allume une cigarette... et repart sur ses pas ! L'émotion est forte, trop forte sans doute pour affronter le verdict dans un laps de temps aussi court. Puis, soudain, elle jette sa clope par terre et pénètre dans l'établissement.

Maggie est une femme d'une cinquantaine d'années. Son visage buriné trahit ses origines méditerranéennes, tout comme ses cheveux d'un châtain prononcé. Son expérience en milieu social lui fait visiblement maîtriser ses sentiments et adapter son discours, bienveillant. Mais c'est Clémence qui semble prolonger les présentations en égrenant les banalités. Et Maggie, d'une phrase, se voit contrainte d'en venir au sujet :

- Vous avez la photo ? lui demande-t-elle, sur un ton se voulant neutre et détaché.

Clémence pâlit. Elle sait que c'est le moment de vérité, et mesure soudain la gravité de l'instant. Elle

prend pleinement conscience que dans une fraction de seconde son identité peut voler en éclats.

Faisant oui de la tête, elle ouvre son sac-à-main et peine à trouver le cliché qu'elle a pourtant placé avec soin à l'intérieur de son portefeuille. Ses gestes mécaniques ne répondent plus à son esprit subitement imprégné de l'implacable réalité. Tout le travail effectué sur elle-même ces derniers jours s'envole en fumée. On se croit fort à dix-huit ans tant que l'incertitude permet encore au doute d'assumer une forme de vantardise. On ne se réclame pas de ses parents, on s'en émancipe, ou, mieux encore, on les renie...

Si elle ne reconnaît pas la photo, je n'existe plus, se dit Clémence en exhibant nerveusement le portrait qu'elle retient au dernier moment à la recherche d'un hypothétique espoir :

- Pensez-vous pouvoir être formelle ?, demande-t-elle avec inquiétude.

L'espace d'un instant, Maggie se demande quelle doit être sa réponse. Puis, souriant fébrilement, elle hoche simplement la tête, condamnant ainsi toute forme d'échappatoire.

Maggie se saisit du cliché. Elle le regarde attentivement et n'attend pas bien longtemps pour se prononcer :

- Pas de doute, c'est bien elle !

C'était le 21 juin.

Clémence s'en rappelle très bien.

Parce que c'était le jour de la fête de la musique et parce que c'est là qu'ils se sont croisés.

Trois jours venaient de s'écouler depuis la décisive rencontre avec celle qui lui avait permis de consolider son identité. A l'énoncé du verdict sans ambiguïté, elle s'était levée d'un bond pour enlacer celle qui, pour la première fois depuis deux mois, ne brisait pas sa destinée... Elle n'avait même pas cherché à savoir pourquoi elle s'était retrouvée là, au lieu d'atterrir comme tout le monde dans une maternité ; et il n'est pas certain qu'elle ait entendu Maggie lui narrer l'indigence de sa mère face à ses délicats problèmes de santé. Elle avait récupéré une sorte d'euphorie lui faisant oublier les incartades de sa génitrice. Son jugement avait fait place à une tolérance plus adaptée à l'appréhension de la situation. Conforme sans doute à quelque précepte emprunté à la philosophie de Schopenhauer dont elle

disséquait actuellement les ressorts, elle appréciait hautement, par contraste, de tenir pour définitivement acquise la filiation de ses parents qu'elle avait sérieusement remise en question. Elle s'était même enivrée de ses souvenirs d'enfance en parcourant avec un œil nouveau les albums photos de sa jeunesse où ses parents l'émurent anormalement. Scrutant avec soin chaque cliché, et tout à l'idée de son ascendance reconstituée, elle avait constaté pour la première fois que son père présentait comme elle un grain de beauté sur le flanc droit. ...

La place de Gaulle était noire de monde, le flot incessant des badauds progressait à pas lents vers le goulot d'étranglement menant au passage Dumas. Clémence et Mélanie étant à contre-courant, la surprise fut totale et la rencontre inévitable... Un individu de taille corpulente, aux cheveux châtons abondants et à l'allure sportive leur fit subitement face. La stupéfaction et la gêne tétanisèrent Clémence un court instant, ce qui lui parut stupide et sans objet puisqu'ils ne se connaissaient pas. Elle en profita alors pour le détailler discrètement, comme toute femme sait déshabiller avec les yeux l'objet de sa convoitise ou de sa jalousie. Elle le trouva beau et élégant, tout en s'empressant de lui trouver les défauts que son physique devait masquer fallacieusement.

C'est lorsque ses yeux croisèrent son regard que l'embarras sembla soudain changer de camp... Un bref instant, la belle assurance du mâle dominateur s'estom-

pa, et Clémence ne jurerait pas qu'elle fut la première à baisser les yeux. Leurs corps se frôlèrent presque en même temps, sans vraiment savoir si son trouble lui inspirait désir ou dégoût.

- C'est lui, chuchota-t-elle à Mélanie, au prix d'un coup de coude un peu vif.

- Lui, qui ?, répliqua-t-elle un peu fort, et dévisageant impunément la foule.

Assise à la terrasse du *café Borghese*, Clémence semble ailleurs et son regard se perd au loin tandis qu'elle expulse en un soupir prolongé les volutes bleues de sa cigarette.

L'été s'achève dans la douce chaleur d'un coucher de soleil aux rayons pourpres et généreux. Les cris des oiseaux rassemblés par milliers déchirent l'atmosphère encore tétanisée par le souvenir de ces indolentes journées. Quand elle ferme les yeux, elle sent son corps réagir aux ineffables sensations éprouvées en sortant de l'eau lorsque le sel en séchant tend irrésistiblement sa peau ; à la douce perception laissée par le sable fuyant dans sa main, aux fragrances iodées accompagnant l'empreinte fugitive de ses pas sur l'estran ; à tous ces brefs instants de bonheur arrachés à l'ingratitude du destin.

Passée la fugitive euphorie d'avoir « retrouvé » sa mère, Clémence doit envisager la possible séparation de ses parents. Pourquoi, diable, s'est-elle évertuée au-

paravant à fouiller un passé illisible et déstabilisant ? On parle volontiers d'amnésie infantile quand notre mémoire reconstruit les images et avec suggestion peut nous faire rappeler des événements qui n'ont jamais eu lieu. Le cerveau fait bien la différence entre un vrai et un faux souvenir, mais il discrimine le vrai du faux à notre insu car notre conscience ne fait pas de distinction entre se souvenir pour de vrai et imaginer quelque chose de semblable ! Dans les deux cas, les mêmes zones du cerveau sont activées. La mémoire ayant beaucoup en commun avec l'imagination, imaginer et se remémorer sont deux choses très similaires... Nous modifions nos souvenirs quand nous les utilisons. Se rappeler change la trace et à chaque fois que l'on se remémore une situation, une modification ou un nouveau détail est susceptible d'y figurer car, en remontant à la surface, un souvenir redevient momentanément fragile et malléable. La fragilisation et la reconsolidation des souvenirs étant des phénomènes parfaitement inconscients, ceux-ci se transforment donc totalement à notre insu. Comment, dès lors, se fier à un témoignage, même sincère ?

Écrasant nerveusement sa cigarette sous la table, alors qu'un cendrier est à portée de sa main, elle pense que ce n'est pas de sa mémoire dont elle doit le plus se méfier, mais des rapports humains ! De ces obscures relations amoureuses et de ces échanges ambivalents avec lesquels se façonne irrémédiablement un parcours. Prendre la mesure de l'inconnu et éviter de l'interpréter en érigeant en fatalité nouvelle l'insidieuse apparence...

Quelques jours plus tôt, son père lui a annoncé qu'il vient d'accepter une mission à l'étranger, pour quelques jours dans un premier temps... Comment ne pas y voir la fuite forcée d'un destin brisé, ou le règlement concerté d'une fracture consommée ? Comment ne pas déceler dans ce jeu de dupes l'instrumentalisation pernicieuse de sa crédulité ?

« Redécouvrir que nous sommes radicalement différents et prendre en compte les besoins de chacun sont les premiers pas à faire pour donner une chance à son couple » sont aujourd'hui des phrases qui résonnent étrangement à sa mémoire. Adolescente, elle se rappelle avoir entendu ses parents théoriser sur la vie de couple, ses exigences et son respect scrupuleux du contrat éthique consenti. « Comprendre le conjoint et l'accepter pour éviter d'accumuler les frustrations, les rancœurs ou les déceptions pour tout ce qu'on attend et qui ne vient pas - ou pas comme on le souhaiterait, ce qui revient au même. Cette meilleure compréhension mutuelle, véritable clef de voûte de l'union, qui doit permettre d'offrir à l'autre ce dont il a réellement besoin et au couple d'avancer. Pour que les hommes et les femmes soient prêts à évoluer et faire les menues concessions indispensables à l'aménagement d'une relation satisfaisante et suffisamment solide pour tenir dans les intempéries... »

Vidant distraitement sa tasse de thé, dont le liquide est déjà froid, Clémence se demande si l'infidélité n'est pas une mauvaise réponse à une bonne question,

en ce sens où l'infidélité lui semble plus souvent liée à un problème avec soi-même - autrement dit d'immaturation affective - qu'à un réel problème dans le couple.

De retour chez elle, Clémence obtient une première réponse à ses interrogations.

Pas nécessairement celle qu'elle espérait...

A une heure où elle s'attend à trouver la maison vide, elle constate que la porte d'entrée n'est pas verrouillée. Elle en conclut donc que sa mère doit être là.

Effectivement.

Mais, elle n'est pas seule...

Confortablement installé dans la véranda, un homme lui fait face.

Au premier coup d'œil, elle le reconnaît !

Trop tard pour fuir..., mais pas trop tôt pour ressentir la douloureuse déception d'une réalité qu'elle espérait secrètement passagère. Sa raison lui inflige sans ménagement la fin d'une vérité que sa morale s'évertuait à nier.

Elle ne lit ni surprise ni gêne dans le regard de sa mère, s'empressant de lui présenter ce grand gaillard au regard volontaire dont les cheveux fournis sont à peine

teintés de gris et qu'elle se contente de nommer Damien avec une évidente complicité.

Tétanisée, Clémence est prise au dépourvu. Elle observe malgré elle cet homme au lieu de fuir comme le lui réclame son cerveau reptilien. Son regard va de sa mère à cet individu interlope dont l'élégance ne parvient pas à atténuer l'incongruité. Sa présence lui apparaît d'une telle grossièreté qu'elle en perd sa courtoisie habituelle et son aplomb naturel, contenant avec peine son acrimonie. Les doux souvenirs de son enfance envahissent son esprit, superposant douloureusement l'image du père sur celle de l'encombrant intrus. Et puis l'émotion la submerge. Car, enfin, comment sa mère peut-elle lui présenter avec pareil détachement le miroir d'une genèse à laquelle elle n'appartient pas ? Elle hait sa mère tout autant qu'elle méprise cet étranger dont l'attitude pourtant bienveillante passe totalement inaperçue.

C'en est trop, s'insurge-t-elle, réalisant alors que sa présence cautionne l'in vraisemblable.

Et elle s'échappe sans prononcer un mot...

Dans quelques jours vont reprendre les cours de la faculté où Clémence va pouvoir accéder à la deuxième année de sa spécialité. Consciente du coup de pouce fortuit dont elle a bénéficié pour accéder au niveau supérieur, elle jure que son année universitaire ne ressemblera en rien à la précédente. Mélanie l'encourage vivement dans cette voie, sans y croire réellement. Elle sait son amie trop sensible et influençable par le contexte de sa vie familiale.

D'ailleurs, depuis une semaine que son père est parti au Québec, elle n'est plus tout à fait la même. Mélanie s'en rend bien compte, même si Clémence fait preuve d'une compréhension assez surprenante dans leurs conversations. Mélanie pense sincèrement que son amie a évolué dans sa vision des choses, mais qu'à aucun moment ses propos n'incluent ses propres parents...

Durant tout l'été, Clémence n'a fait que ruminer son angoissant problème existentiel... Ses parents sont devenus, de façon un peu surprenante, le dangereux

socle de sa stabilité psychique. Le doute l'habite, et, devant l'imprévisible spectacle du délitement apparent de leur couple désuni, elle en cherche vainement les raisons ou les traces masquées d'une affligeante facétie. Mélanie, dont la jeunesse fut passablement perturbée et dont l'approche amoureuse fait déjà appel à une certaine expérience, lui procure indéniablement l'indispensable contre-poids à la prétendue exemplarité de sa vie familiale en plein désarroi.

Au 14 juillet, Clémence a fait la rencontre d'un homme d'âge mûr (il avait dix-huit ans de plus qu'elle) avec qui elle s'est rêvée une histoire d'amour là où l'aventurier d'un soir n'avait pourtant pas cherché à dissimuler son hédonisme. Elle a beaucoup médité sur ce mini parcours qui, Jusqu'au week-end dernier, lui fit entretenir des sentiments qui - elle s'en rend compte aujourd'hui - auraient pu l'asservir dangereusement. Le parallèle avec ses parents s'arrête évidemment là. Néanmoins, ne nourrit-elle pas son mal-être d'une coupable frustration ?

A défaut d'y puiser des remèdes miracles, elle s'interroge alors sur l'amour et ses dispositions.

- Ce n'est pas à toi, ma vieille, que je vais apprendre les rudiments de la philosophie sur un sujet aussi vaste et contrasté que l'amour, recadre avec justesse Mélanie. Je te rappelle simplement que les grecs en distinguaient déjà trois formes : éros, philia et agapé. L'éros étant l'amour-passion que l'on éprouve lorsque l'on tombe fou amoureux - cette exaltation affective que

Platon met en scène dans les pages de son célèbre Banquet. La philia, elle, se trouve plus proche de l'amitié, d'un amour qui « jouit et se réjouit de l'existence de l'autre », et que l'on retrouve chez Aristote et Spinoza lorsque celui-ci évoque la joie d'exister. Quant à l'agapé, elle représente la charité célébrée par la morale chrétienne, et notamment par Thomas d'Aquin, c'est à dire un amour désintéressé sans recherche d'un enrichissement personnel ; l'amour pour l'amour en quelque sorte.

Clémence marque un temps d'arrêt avant de faire remarquer sans sourciller, sur le ton badin d'un humour en pointillé :

- Effectivement, ça me dit quelque chose, mais j'avais cru jusqu'à maintenant qu'il s'agissait de formes d'amour exclusives, et non pas successives...

Mélanie éclate de rire.

- Ce que j'aime chez toi, c'est ton sens inné de la poésie !

La fin de l'été plonge les mentalités dans une douce dépression que la raison a beaucoup de mal à relativiser. Les grosses chaleurs sont définitivement écartées et l'air – plus doux, à l'image de l'herbe qui reverdit – anesthésie délicieusement les sens. Une brise que l'automne n'a pas encore refroidie caresse avec délectation les visages nostalgiques, et flatte l'odorat puissamment. Certes, la vie a repris son cours normal et le temps de l'insouciance s'en est allé comme la mer s'est retirée des plages désertées.

Pour Clémence, les saisons ne sont plus le marqueur d'un état d'âme approprié. L'insouciance l'a définitivement quittée. Sans s'en rendre compte, elle a peu à peu modifié son comportement, et sa mère, qui en est consciente, n'a pas le charisme ou le courage suffisant pour y remédier. Désormais seules au foyer, leur cohabitation un peu trop respectueuse semble les éloigner dangereusement d'une compréhension mutuelle dont Clémence risque d'être la première affectée.

En ce lundi un peu chaotique (un week-end seule et sans soleil n'avait aucune chance de répondre à ses attentes), Clémence se prépare à rejoindre ses camarades au *Narval*, sorte d'annexe de la faculté où ont lieu les rencontres d'étudiants, notamment à la reprise du cycle universitaire. Sa mère n'est toujours pas là et c'est inquiète, malgré son aversion actuelle, qu'elle quitte le domicile en fin d'après-midi. Tout en marchant, elle s'interroge sur le sens à donner à cette déferlante incongrue qui la submerge depuis quelque temps. Tout a été si vite qu'elle n'est pas parvenue à intégrer l'esquisse d'une interprétation plausible. Tout a été si vite qu'elle ne sait plus s'il existe une vérité, et s'interroge sur les chimères qui construisent les individus malgré eux...

Rue des Peupliers, elle ressent comme une gêne qui trouble son esprit. Sans doute sont-ce à la fois son anxiété et cette sensation de profonde quiétude délivrée par la douceur mielleuse d'une fin de journée ensoleillée. Toujours cette insidieuse ambivalence, pense-t-elle, évitant de peu le socle d'une de ces armatures destinées aux terrasses le long du quai.

Le café est déjà pris d'assaut quand elle arrive. Des jeunes gens en tenue légère occupent le trottoir, un verre à la main et une cigarette dans l'autre. Elle salue quelques têtes familières et s'aventure à l'intérieur. Mélanie n'est pas encore là ; Xavier, Clément et Cloé lui font de grands signes et Patricia, sa partenaire de tennis, lui semble bien gaie pour une sportive accomplie dont le tournoi prochain (le premier tour est pour après-demain)

doit être décisif, selon ses dires.

Clémence est une jeune femme tout en contradiction. Son caractère enjoué la pousse sans cesse vers les autres, tandis qu'elle éprouve un impérieux besoin de solitude. L'oxymore de ses ressentiments tend à brouiller son image, et complique irrémédiablement son attitude.

Ce soir là, elle fait la connaissance d'Adrien, un étudiant atypique qui après trois années de médecine a décidé de redéfinir son parcours en rejoignant la filière des arts et des lettres. Le garçon la fascine par l'originalité de son cursus et son indéniable charisme, mais aussi pour son discours qui trouve chez elle un écho tout particulier...

Clémence a des goûts artistiques très prononcés. Depuis son plus jeune âge elle dessine, et surtout elle écrit.

De simples poèmes aux émois bucoliques, elle aimerait passer à l'écriture du roman... Un défi qu'elle nourrit un peu plus chaque jour en relisant son journal dans lequel sa vie d'adolescente interpelle opportunément son questionnement actuel. Mais quoi de plus périlleux que de vouloir donner un sens au présent en manipulant des sensations du passé ? Ne serait-ce pas vouloir éteindre à tout prix un tumulte déstabilisant à l'aune d'un décalage du temps et des valeurs intrinsèques ?

Ses études lui plaisent et l'encouragent à ne pas envisager l'art uniquement sous l'aspect marginal qui lui est trop souvent dévolu. L'envisager comme subordination est une approche qui lui semble réductionniste parce que limitée à un rôle de communication. Même si cette communication se rapporte à la connaissance pro-

fonde acquise, non seulement par les sens mais aussi par l'esprit. Autonome, l'art vit comme une activité auto-télique, sans autre but que lui-même. Mais faut-il le renvoyer à une ontologie propre, ou le considérer comme nominaliste ? Autrement dit : existe-t-il de l'art ou seulement des œuvres d'art ? Le sociologue musicologue Theodor W. Adorno disait : « Toutes les œuvres d'art, et l'art en général, sont des énigmes. Le fait que les œuvres disent quelque chose et en même temps le cachent, place le caractère énigmatique sous l'aspect du langage (...) L'exemple typique de cela c'est celui, avant tous les autres arts, de la musique, qui est à la fois énigme et chose très évidente. Il n'y a pas à résoudre, il s'agit seulement de déchiffrer sa structure. Mais le caractère énigmatique ne constitue pas le dernier mot des œuvres ; au contraire, toute œuvre authentique propose également la solution de son énigme insoluble. » L'art ne doit pas se contenter de copier la nature. De pure imitation, il ne peut que s'éloigner du réel - l'original prévalant nécessairement sur la copie - tandis que la figuration artistique découvre un absolu propre à l'artiste. Il ne doit pas s'en détourner non plus, mais au contraire remonter jusqu'à la source. Merleau-Ponty explique à propos de la peinture de Cézanne qu'il ne s'agit jamais de la couleur d'une réalité quelconque, mais d'une dimension de couleur imaginaire où notre cerveau et l'univers se rejoignent. « l'art de voir (au sens dessin et peinture) est opposé au voir qui reconnaît les objets » disait aussi, judicieusement, Paul Valéry. Émerge alors la

notion de représentation, qui prend un sens tout particulier si l'on veut saisir le sens de l'œuvre d'art et son rapport à la beauté. Le terme re-présentation, en deux mots, paraît beaucoup plus approprié à une œuvre qui montre la réalité du monde sous un angle différent, et dont la quintessence n'est pas son rapport plus ou moins fidèle au réel, mais bien l'éclosion des affects qu'elle va susciter. L'origine de l'art provient de la connaissance des idées et des choses, mais transcende cette connaissance pour la présenter autrement, devenant de ce fait représentation. En fait, l'art cherche à utiliser le monde des sens pour pénétrer le monde de l'esprit, voire celui de l'âme.

Adeptes des expositions en tous genres, Clémence est accro à l'événementiel culturel dont une des affiches est programmée au musée d'art moderne. Jérôme Frazier, célèbre peintre local, en est la vedette, tout comme quelques figures emblématiques appartenant aux mouvements du fauvisme et du cubisme. Elle dispose de douze jours, pas un de plus, pour appréhender cette figuration artistique qu'elle considère assez exceptionnelle. Mélanie avait prévu de l'accompagner, mais, n'ayant pu s'engager fermement sur une date précise, Clémence a décidé de ne pas manquer ce premier jour d'ouverture.

L'affluence est très moyenne et elle s'en félicite, considérant que l'accès aux œuvres n'en sera que plus facilité. Tellement moyenne que parfois certaines salles

paraissent vides jusqu'à ce qu'au détour d'un tableau, on se retrouve nez-à-nez avec un amateur isolé. C'est ce qui lui arrive dans la galerie 13, au pied du tableau « Tropisme » de l'artiste provincial. Son sang se fige instantanément lorsqu'elle identifie avec stupeur le visiteur en extase. Sans solution de repli, elle est condamnée à croiser son regard, s'en remettant au bon vouloir d'un destin qui ne lui laisse pas le temps d'envisager la parade. Elle en est très gênée, et c'est là que cet homme au regard doux et bienveillant fait preuve d'une très grande délicatesse, sachant lui redonner une confiance qu'elle eût pu utiliser pour le congédier...

Il n'en est rien.

Clémence vient sans le savoir d'endosser une partie de la vie de sa mère... Comment lui serait-il possible désormais de n'entendre pas, d'une façon ou d'une autre, le récit d'un passé qui lui a totalement échappé ?

Clémence fait partie de ces amoureuses sincères qui ne trichent pas avec les sentiments. A l'image de son attitude sans concessions vis-à-vis de ses parents désunis, elle ne transige pas non plus avec ses courtisans. Adrien lui fait une cour insistante qui, quelques mois auparavant, aurait eu sûrement raison de sa candeur sentimentale. Mais aujourd'hui, elle contrôle mieux ses penchants parce qu'elle parvient à disséquer ses impulsions. Et que lui dit sa raison ? Que son cœur est borgne ! Tout l'attrait de cet aimable garçon ne réside-t-il pas, en effet, dans son discours charismatique, convaincant et pleinement adapté à ses dévastatrices turpitudes ?

Adrien est un jeune homme de vingt-deux ans que la vie a modelé à l'aune de son environnement familial, proche du dérèglement pathologique, et dont le parcours étudiant résume assez bien l'instabilité psychique, malgré ses indéniables capacités intellectuelles. Son physique est quelconque, avec son mètre soixante-qua-

torze et ses soixante-douze kilos, ses yeux verts céladon et ses cheveux blonds dont l'abondance tente de compenser la légère raideur. Ses trois années de carabin lui confèrent une aura scientifique dont il use habilement auprès d'un public ingénu. Son entrée dans le cercle des littéraires n'est pas passée inaperçue, et Clémence est rapidement tombée sous le charme de ce rhéteur aux allures de thérapeute.

Comme elle, il a été confronté à l'incompréhension d'une jeunesse dont il n'est parvenu à déchiffrer les codes qu'avec la maîtrise d'un savoir médical savamment utilisé.

- C'est grâce à mes études que j'ai pu mettre un nom sur mon mal-être existentiel. Il m'aura fallu tout ce temps pour comprendre, et donc soulager, un traumatisme insoupçonné depuis vingt ans. Mes jeunes années me m'ont jamais parues tordues, et pas l'ombre du moindre doute sur ma mère ne m'avait effleuré.

La similitude commence à peser quand Adrien nomme le mal : le syndrome de Münchhausen par procuration. Terme barbare et totalement abscons pour Clémence qui, sans en saisir la portée, frémit pourtant d'effroi. L'emprise psychologique de la médecine sur quelque esprit vulnérable, sans doute...

- Non, ma mère n'était pas folle, elle avait seulement un comportement psychologique anormal.

- Si elle ne t'aimait pas, alors tu n'as pas pu bénéficier de cet amour de soi, si cher à Rousseau, et si essentiel au développement des relations affectives.

- S'il te plaît, n'empiète pas trop sur le contenu de mes nouvelles études qui, je l'espère, ne remettra pas à vif un passé douloureux...

- Je veux juste souligner que l'amour de soi est un sentiment inné que l'enfant développe quand ses besoins vitaux sont satisfaits. Ce sentiment d'amour de soi permet de mener à une relation affective avec notre entourage, considéré alors comme la cause de notre bien-être. Cet amour originel nous rend initialement apte à être bienveillant à l'égard de tous nos semblables. Ce qui n'a rien à voir avec l'amour propre, développé plus tard et beaucoup plus dévastateur.

- Je t'arrête tout de suite, ma mère m'aimait. Peut-être trop, justement !

- Alors quel est ce comportement ravageur auquel tu fais allusion ?

- C'est vachement bizarre. Un peu comme de la schizophrénie. Car comment qualifier quelqu'un qui te veut du bien et te fais du mal en même temps ? Mais quand tu es gosse, tu ne vois pas ce mal et tu défends ta mère dont tu connais l'amour indéfectible.

- Je t'aime moi non plus, en quelque sorte ?

- Non, non, pas du tout. Ce comportement psychologique anormal est en fait le S.O.S. d'un être en souffrance. Ce syndrome de Münchhausen par procuration est, comme son nom l'indique, un transfert. Ma mère me faisait réellement mal, non pour me punir ou me martyriser, mais pour capter l'attention des médecins.

- Mais, elle s'exposait ainsi à être démasquée.

- C'est ce qu'elle cherchait ! C'est pervers, bien sûr, mais, je te le répète, il s'agit de personnes en souffrance qui ont généralement subi dans leur jeunesse des agressions sexuelles de la part de leur entourage proche. C'est leur façon, à elles, de dénoncer leur mal-être. La partie adulte normale de ma mère faisait tout pour que j'aie bien en me soignant et me faisant soigner de façon adaptée et, en même temps, une partie de son psychisme était restée bloquée dans son enfance en cherchant à tout prix à maintenir un lien avec un thérapeute.

- Fascinant ! Mais curieuse façon quand même d'utiliser ainsi son enfant...

- Cette partie enfantine d'elle n'avait comme modèle de parentage que ce qu'elle avait connu : l'agression de son enfant ! Comme une partie d'elle-même...

Clémence, dont la souffrance flirte avec la paranoïa, s'ouvre une nouvelle source d'investigations dont l'enjeu, comme souvent, brouille la lucidité. Non, ça ne peut pas être ma mère, se rassure-t-elle après moult échanges avec celui dont elle ne parvient pas à faire la part des choses. Je n'ai aucun souvenir d'une telle maltraitance, même bien vécue.

Mais avec la mémoire, de quelle certitude peut-on vraiment se prévaloir ?....

Les jours raccourcissent à une vitesse folle. La température a chuté, et la tenue des passants indique qu'on a changé d'époque.

Le père de Clémence est là depuis quelques jours. Il a l'air en forme et semble avoir découvert une nouvelle motivation dans son travail. Aucune gêne apparente ne vient ternir les relations qu'il continue d'entretenir comme avant. Or, dans quelques jours il va reprendre l'avion pour un séjour qu'elle imagine beaucoup plus long, si elle s'en réfère aux confidences à peine voilées qu'il a laissées échapper. Il déroule, imperturbable, son affection coutumière comme si de rien n'était. Dois-je m'en réjouir ?, se demande Clémence dont l'interrogation, pour la première fois, porte plus sur la conséquence de son inconfortable situation que sur les causes de son indémêlable écheveau.

Elle regarde son père un peu comme un étranger et cherche à extirper les non dits significatifs de son étonnant comportement. Un instant, elle songe à jouer

cartes sur table en l'interrogeant sans malice sur l'avenir de son couple et de sa famille. Mais, par lâcheté ou par peur de la vérité, elle reste lamentablement prisonnière de ce carcan pudibond et hypocrite qui l'éloigne de la maturité dont elle se réclame. Ni le château Frontenac, ni la citadelle, ni la basilique-cathédrale de Québec ne retiennent pourtant son attention, douloureusement accaparée.

Il est dix-neuf heures, et ce soir c'est l'anniversaire de Mélanie. Clémence se prépare en songeant à l'effet que produira son petit ensemble indigo et ses collants voiles sur Adrien, pour lequel elle hésite encore à franchir le pas, tout en saisissant instantanément qu'en se posant la question elle en délivre aussi la réponse...

En partant à dix-neuf heures quinze, elle ne pense pas arriver tard chez son amie dont la fête battra son plein lorsqu'elle franchira le portillon du jardin. Mais pour éviter d'avoir à subir les désagréments du trafic automobile, elle choisit, comme bien souvent quand elle en a le temps, de traverser le parc des Ormes, écrin de verdure aux allées à peine illuminées dans le crépuscule naissant. A hauteur de l'imposante sculpture dont elle n'arrive jamais à mémoriser le nom et qui précède celle de Josselin Fuch, le créateur de ce lieu magique, elle entend soudain prononcer son nom... Sans se retourner et sans en reconnaître la voix, elle a déjà deviné...

Damien sourit, Clémence rougit. Puis, ils devissent comme s'ils se connaissaient, rient parfois comme

s'ils avaient quelque chose en partage, avant d'espérer poliment se revoir prochainement, tandis que la pénombre douceuse de ce samedi d'octobre amplifie quelque peu la beauté naturelle de ce talentueux médiateur.

Il est plus de vingt heures trente lorsque les incantations d'un Stromae déchaîné couvrent allègrement les grincements perçants du portillon usagé. Clémence pénètre dans l'antre de la fête, et, tout en saluant chaleureusement ses amis, cherche discrètement des yeux celui pour lequel elle a fait tant de frais...

Oui, mais voilà, Adrien n'est pas là !

Pied de nez du destin pour lequel il ne faut jamais anticiper, se dit-elle, amère..., et rassurée en même temps de ne pas avoir à regretter sa coupable légèreté.

- Maggie n'est pas là aujourd'hui, mademoiselle, elle ne reprendra son service que demain en fin d'après-midi.

Clémence, contrariée, reprend le chemin de la faculté.

Un jour de plus à fulminer...

La mémoire, elle le sait bien, n'est pas digne de confiance. M'enfin quand même ! Sa rencontre avec Maggie Rénalvu date du mois de juin. Et, sans y avoir porté une attention particulière, elle a le vague souvenir que celle-ci lui a parlé d'une maladie concernant sa mère. Et puis qu'est-ce que je faisais dans une pouponnière ?, se demande-t-elle, aujourd'hui plus qu'hier.

C'est à 21 heures le lendemain que Clémence peut enfin la retrouver pour un court entretien. Plus d'une heure durant, elle a tout le temps de peaufiner ses questions dans une salle d'attente étouffante.

- Je suis vraiment désolée, lui dit-elle, essoufflée, mais nous ne choisissons pas le rythme de nos interventions, vous savez.

- Je vous en prie, Maggie, et je vous remercie de me recevoir. Si je vous dérange ce soir, c'est concernant ma mère au sujet de laquelle il m'a semblé que vous aviez évoqué une quelconque maladie lors de notre dernier entretien. Je n'y avais pas prêté attention, mais j'aimerais en savoir plus désormais.

- Effectivement. Votre mère a fait un gros malaise le jour de votre admission à la pouponnière. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai pu la reconnaître sans difficulté.

- Mais un malaise n'est pas une maladie...

- Non, mais il peut en être le symptôme. Votre maman était malade, elle était sous traitement à cette époque, mais là je ne peux vous en dire plus ; non seulement à cause du secret professionnel, mais aussi parce que je ne suis pas médecin.

Clémence comprend qu'elle n'en saura pas davantage. Elle obtient néanmoins le nom du médecin concerné tandis qu'elle prend congé.

Le docteur Soulord est un médecin généraliste. Son cabinet est installé sur le boulevard Mendès-France où Clémence a rendez-vous à 15h 15 le surlendemain. Lorsqu'il lui demande ce qui l'amène, elle lui répond ceci :

- Apparemment tout va bien, docteur, mais je subis actuellement le contre-coup de la maltraitance de

ma mère qui souffrait du syndrome de Münchhausen par procuration.

Le docteur Soulord fronce les sourcils et s'éclaircit la voix.

- Savez-vous, mademoiselle, ce qu'est le syndrome de Münchhausen par procuration ?

- Une maltraitance inconsciente qui permet au malade de garder le contact avec le corps médical par l'intermédiaire de la victime.

- Vous êtes de la partie ?

- Non, pas du tout, je fais des études dans l'art et la philosophie.

L'air amusé du médecin l'agace quelque peu.

- Quelles sortes de maltraitance avez-vous subies ?

- Hé bien... c'est à dire qu'en vérité je ne me rappelle pas. Vous savez mieux que moi, docteur, qu'un enfant ne les vit pas comme telles.

- C'est exact. Mais vous devez au moins avoir des souvenirs de consultations chez un praticien.

- Oui, bien sûr...

- Vous rappelez-vous pourquoi, et quelle était l'attitude de votre mère avant ces consultations ? N'exerçait-elle pas une forme de brutalité ?

Clémence blêmit soudain. Sa mémoire lui renvoie l'image de sa mère lui donnant de petits coups de poing répétés dans l'estomac. Elle lui en parle, mais se reprend aussitôt.

- Mais ce n'était qu'un jeu, docteur, s'esclaffe-t-elle, paniquée de se retrouver prise à son propre piège.

- Faut voir, répond-il, perplexe et presque menaçant.

N'y tenant plus, et brouillant par trop les images de son enfance, Clémence avoue alors au docteur Soulord sa véritable identité :

- Je suis la fille de Josiane Sambrès, qui fut longtemps votre patiente.

Un ange passe.

- Vous avez bien changé, mademoiselle, se contente d'ironiser le praticien qui, sans renier le serment d'Hippocrate, peut lui expliquer la raison de sa présence à la pouponnière et la rassurer sur ses délirants soupçons.

Les aiguilles du réveil égrènent les minutes avec lenteur et sans compassion. Clémence les observe avec agacement depuis un long moment déjà.

A douze ans, elle se rappelle avoir effectué une croisière avec ses parents en mer méditerranée. Le souvenir de ces flots capricieux, indéfinissables et insoumis, lui inspire une impression prégnante d'infini et d'ambivalente solitude. Qu'indique l'horizon sinon l'immensité et la cynique relativité de notre liberté contenue dans cet espace à trois-cent-soixante degrés dont chaque bateau est l'irrémissible prisonnier ? Ni la présence rassurante de ses parents, ni le plaisir non feint d'une exotique aventure n'avaient chassé de son esprit cet insidieux sentiment qu'elle ne sait toujours pas définir. Cultiver l'oxymore, a-t-elle appris dans ses cours de littérature... Sans doute est-ce, sinon la solution, la thérapie adaptée au psychisme torturé des êtres souffrant d'exaspérante finitude...

De son harassante journée lui reste en mémoire la scène chez le docteur Soulord, lui ôtant toute crédibilité avec ce sentiment de honte qu'elle éprouva lorsqu'elle comprit, avant même que le médecin ne le formalisât à sa manière, que c'est peut-être elle, Clémence, qui souffre de névrose ou de trouble psychique ! S'acharner ainsi sur sa mère n'est évidemment pas l'attitude normale d'une jeune femme ordinaire, même en plein questionnement... Mais admettre les choses telles qu'elles sont lui paraît être encore un exercice au-dessus de ses forces.

- Je ne te comprends pas, lui dit Mélanie. Tu es brillante en philosophie et tu es exécrable dans la vie pratique. Tu assimiles parfaitement les concepts des divers philosophes avec lesquels tu sembles tout à fait en harmonie lorsqu'il s'agit des Épicuriens, et tu restes engoncée dans un formalisme d'un autre âge lorsque tu découvres que ta mère, en fait, est comme tout le monde... Une ligne qui va de Platon à Rousseau exalte le sentiment amoureux en en faisant un moyen d'accès à l'éternité - une force civilisatrice - et une autre allant de Lucrece à Schopenhauer le démystifie en le considérant comme un danger mortel et une atteinte à l'autonomie. Alors, Inspire-toi des Stoïciens qui nous conseillent de nous détacher des aléas du monde extérieur en radicalisant la démarche d'Épicure. Plutôt que de transformer le monde – et donc les couples - transforme-toi toi-même ! Et surtout n'essaye pas de résister aux événements que tu ne contrôles pas. En fait, tout

dépend de ta manière d'interpréter intellectuellement la réalité. La détermination mentale de ta volonté est totale, ce qui veut dire que tes tendances à agir résultent de tes jugements intellectuels.

Elle sourit, ne sachant comment endiguer la leçon avant d'en atténuer la portée.

- Pas facile de mettre de côté dix-huit années de sa propre existence...

- Essaie l'humour... C'est une attitude qui vise à neutraliser une souffrance en utilisant le pouvoir de la raison pour proposer une autre interprétation.

Clémence pouffe.

- Ne rigole pas. Ça reste de la philosophie. L'humour développe un art de vivre permettant de s'épargner des effets qui peuvent être violents, car il parvient à produire un décalage. Pense à Coluche et à ses formules ravageuses. Quand il dit, fin des années soixante-dix, « Dîtes-moi ce dont vous avez besoin et je vous expliquerai comment vous en passer », il joue dans le jardin des Stoïciens en ridiculisant le ministre qui prônait la rigueur tout en dédramatisant la situation. Il modifie ainsi la façon sérieuse dont notre moi interprète la vie, c'est-à-dire à partir de nos attaches affectives. L'humour a quelque chose de libérateur. Le mot d'esprit joue sur les mots en les condensant pour suggérer jusqu'à l'inavouable. Il suggère ainsi que la vie n'a pas de sens ou qu'elle est dérisoire ; que nos malheurs sont vains, donc qu'ils ne sont pas à prendre au sérieux. L'humour provoque des télescopes de registres qui

détruisent tout sens possible. Toute la philosophie stoïcienne consiste à proposer d'autres manières d'interpréter les événements. La raison est toute puissante et nous pouvons changer nos jugements sur les choses qui ne dépendent pas de nous, mais aussi changer nos sentiments.

Le changement d'heure a singulièrement modifié le cadre des journées. Désormais, il fait nuit beaucoup plus tôt, et si le temps reste d'une douceur exceptionnelle, les degrés chutent brusquement dès que le soleil disparaît. Pour n'avoir pas intégré le phénomène, Clémence se fait régulièrement piéger lorsqu'elle regagne son domicile à la nuit tombée. Elle vit encore ses après-midi comme en été, et s'étonne toujours en soirée de sa coupable légèreté...

Et puis parfois aussi, il pleut... Le tramway a ceci de pratique que la station « Université » embarque et débarque les passagers juste au pied des escaliers de la faculté. Seule une longue queue d'impatients monopolise l'accès au quai.

Ce soir, les wagons sont bondés, et c'est avec peine qu'elle parvient à s'agripper à la barre de maintien la plus proche.

- Bonjour Clémence, entend-elle murmurer sur sa droite, avant même d'avoir pu relever la tête et stabiliser sa position.

- Bonjour Damien, répond-elle, constatant qu'une partie de son corps est au contact du sien.

Le tramway s'ébranle en douceur et leurs regards gênés n'osent s'affronter. Il fait une chaleur étouffante et la promiscuité ne facilite pas la convivialité. Damien, le premier, lance la conversation au bout de quelques minutes embarrassées.

- Alors, comment se déroulent vos études ? Votre mère m'a expliqué votre passion pour l'art et la philosophie...

- Ça ne se passe pas trop mal..

Elle esquisse un sourire.

- Mais j'hésite encore entre Socrate et Picasso...

- Surtout, ne choisissez pas ! Vous aurez besoin des deux pour voir la vie sous un autre angle et pour rester vigilante. « Nous naissons tous philosophes, certains le demeurent »..., a dit si justement Michel Onfray.

Un ange passe. Puis, Clémence relance pleinement la conversation.

- L'exercice philosophique doit être plus simple pour quelqu'un de votre expérience, lui dit-elle, avant d'ajouter en accrochant son regard : car pour nous les jeunes, sans aucun back-ground, nous prenons de plein fouet les avatars de la vie quotidienne...

Avec culot, elle ne le quitte pas des yeux et cherche à lire sur son visage l'effet de son insinuation.

Damien ne sourcille pas, et l'invite élégamment à creuser la pensée philosophique.

- La jeunesse est ce qu'on regrette le plus quand on l'a quittée ! Et tout ça n'a pas de sens. Chaque tranche d'âge a ses avantages et ses inconvénients, alors ne vous laissez pas enchaîner par de simples vues d'esprit. Le monde est comme il est. Heureusement, vous avez fait le choix de la philosophie et de l'art, ce qui est le plus court chemin vers l'ataraxie et la plénitude !

Mme Sambrès a déjà mis le couvert lorsqu'elle rentre à la maison.

Il fait nuit noire et la pluie, qui n'a pas cessé d'alimenter le petit jardin de devant, déverse un torrent de boue sur les sandales d'été d'une Clémence agacée. Elle s'apprête à aller se changer quand elle perçoit une détresse inhabituelle dans les yeux de sa mère après l'avoir négligemment saluée. Leurs relations s'étant singulièrement compliquées depuis plusieurs semaines, leur communication se limite désormais à l'échange poli d'une cohabitation subie. Sans pouvoir en analyser les conséquences, mais en y plaçant une lueur d'espoir, elle se décide alors à rompre cette insidieuse et fallacieuse pudeur.

- Que se passe-t-il, maman ?

Elle s'éclaircit la gorge dans laquelle son dernier mot s'est étouffé.

- T'as reçu des nouvelles de papa ?

Sa mère ne répond pas, mais elle comprend à son attitude de dénégation que le problème n'est pas là.

Clémence l'observe un instant et déploie les bras en signe d'incompréhension.

- Je vais me retrouver sans emploi, lui lance-t-elle enfin, désespérée.

Clémence est déçue ! Et son égoïsme la pousse à avancer ses pions sans aucun scrupule.

- Papa travaille. Il peut bien revenir plus tôt que prévu !

Sa mère ne répond pas. Elle encaisse. Elle sait que sa fille traverse une période difficile.

Josiane Sambrès n'a pas fait de grandes études. Son baccalauréat en poche, elle est tout de suite entrée dans la vie active en se faisant embaucher par l'hypermarché de son quartier en construction. Elle y a fait ses premières armes de vendeuse avant de se voir confier la responsabilité du rayon des livres. Six ans plus tard, elle est passée à l'ennemi chez un concurrent direct qui lui proposait la librairie de sa grande surface. Et puis, il y a trois ans, elle a quitté définitivement la grande distribution pour reprendre une librairie du centre ville en perte. Mais la perte, c'est elle qui la vit à présent ! Clémence connaît bien cette période pour avoir entendu sa mère l'évoquer sans retenue. Elle y associe de facto son adolescence et son goût prononcé pour les livres et la littérature qui doit venir de là, son père s'abandonnant plus souvent dans des modes d'emploi ou des revues techniques le reliant à sa vie de chantier.

Mais que sait-elle au juste de la vie de sa mère ? Qu'elle a une sœur, Carole, de quelques mois sa cadette, qu'elle a dû voir trois fois au total et qui habite tout près d'ici. Qu'elle a un frère, Romain, plus jeune encore, qu'elle n'a jamais vu et qui habite la lointaine Lozère. Quant à ses grands-parents maternels, c'est le néant total. Jamais vus et très peu entendu parler, ce qui ne lui semble pas relever d'une grande sérénité familiale... « Le père de ma mère est décédé peu après ma naissance, avait-elle avoué récemment à son amie Mélanie, mais ma grand-mère reste un grand mystère. »

La seule piste familiale à ma portée est ma tante Carole, songe Clémence dont la brève réflexion s'achève sur cet impérieux constat.

Mentalement, elle tente d'évaluer la date de leur dernière rencontre et constate que ses souvenirs sont très flous. Elle compulse alors les albums photos de ses parents qui ravivent son image, lui dévoilant la présence de sa tante au cours d'une réunion de famille dont elle ne peut identifier l'objet, et dont elle n'a aucun souvenir. D'ailleurs Clémence n'apparaît sur aucun des rares clichés présents...

Dans ses recherches chaotiques, elle possède néanmoins un atout majeur : sa tante, restée célibataire, porte le même nom que sa mère, et figure sur l'annuaire électronique lui indiquant qu'elle réside à la périphérie de la ville. Hésitant sur la démarche à suivre, elle compose à deux reprises son numéro de téléphone avant d'en interrompre précipitamment la sonnerie...

Alors qu'elle s'apprête à sortir, elle perçoit le son d'une voix qui ne lui est plus méconnue. Figée au pied de l'escalier, elle attend un instant, ne saisissant pas bien quel tropisme la fait hésiter encore... Puis, elle pénètre dans le séjour où Damien, muni d'un mètre-ruban, semble prendre les mesures d'un pan de mur. Sa mère, assise à la grande table, collationne apparemment les données. Dès qu'il l'aperçoit, il vient obligeamment l'accueillir en lui tendant une main ferme et amicale.

- Bonjour Clémence, comment allez-vous ?

Son élégant sourire et sa voix de velours font merveille. Clémence, un peu sous le charme et un brin provocatrice, en rajoute un peu.

- Oh, Damien ! Très bien. Et vous ? Depuis le temps que l'on ne s'est vus...

Damien esquisse un sourire entendu et semble goûter la transgression.

- Voyez-vous, dit-il, il se trouve que votre mère, qui se fait un sang d'encre pour vous, a sollicité mes humbles compétences pour tenter d'égayer un peu votre vie quotidienne...

Mme Sambrès rougit un peu et tient à mettre les points sur les i.

- J'ai décidé de renouveler le séjour dont la déco est périmée. Je vais avoir du temps de libre, autant l'employer à bon escient.

Clémence joue les indignées.

- T'aurais pu m'en parler !

Sa mère qui ne veut pas plier ouvre les hostilités.

- T'as raison, ma chérie, mais pour ça il faut se sentir écoutée...

Clémence accuse le coup. Damien la regarde avec bienveillance et fait preuve d'une étonnante et conciliante diplomatie

- Votre mère s'est émue de la situation ambiguë provoquée par l'éloignement actuel de votre père. Elle ne sait pas, comme lui, susciter l'engouement autour d'un projet et s'est ouverte auprès de moi de cette difficulté. Je lui ai alors conseillé de temporiser...

Damien tout en parlant s'est rapproché de Clémence dont il touche l'épaule de sa main en signe d'apaisement.

Partagée entre deux sentiments contraires, elle acquiesce mollement, mais ne capitule pas pour autant.

- De toute façon c'est à papa qu'il fallait en parler en premier !

Un court silence pesant suit. Damien est mal-à-l'aise car il sait qu'il ne peut venir en aide à Josiane Sambrès, contrainte de défendre son couple ou tout au moins d'en sauver les apparences. Posant son crayon sur la table et fixant sa fille dans les yeux, c'est à peine si un léger agacement perce dans sa voix :

- Écoute, ma fille, ton père et moi n'avons pas attendu ton assentiment pour décider de l'avenir d'un domicile que tu vas quitter prochainement... Maintenant, si tu souhaites donner ton avis, je suis à l'écoute de toute proposition excluant d'extravagantes projections...

Clémence se contente de hausser les épaules et quitte la pièce sans un mot.

Damien semble plus peiné que Mme Sambrès qui se replonge sans attendre dans ses notes.

Quittant la ville par le nord, le tramway s'immobilise à la station « Pierre-Joseph Proudhon », terminus de la ligne 2. Clémence en descend tout étonnée de découvrir un arrondissement qu'elle ne reconnaît pas. Il est vrai qu'elle n'a pas pour habitude de venir flâner dans ces quartiers populaires de la périphérie. Il fait froid, mais les rues sont animées d'une foule aimantée par les étales d'un immense marché bigarré. Elle doit jouer un peu des coudes pour atteindre le boulevard Léonard de Vinci dans lequel elle trouve la rue Frédéric Chopin, domicile de sa tante Carole.

Arrivée au n° 26, son cœur s'emballa un peu. Est-elle là ? Quel accueil va-t-elle me réserver ? Va-t-elle accepter de me livrer les quelques secrets de famille me permettant d'accéder enfin à la compréhension de mon laborieux parcours, sont des questions qu'elle ne peut éviter de se poser.

Une femme d'une quarantaine d'année, joviale et rondelette, au visage lui rappelant sa mère, se

précipite instantanément sur elle dès que la porte s'ouvre. Clémence se détend aussitôt, reconnaissant là soudain le côté chaleureux de celle qu'elle n'a pourtant vu que trois fois dans sa vie. La mémoire déterre parfois, à l'occasion d'événements particuliers ou d'attitudes singulières, d'imperceptibles sentiments malicieusement bâillonnés...

- C'est pas parce que je ne t'ai pas vue depuis des lustres que je ne te reconnais pas, lui dit sa tante amusée, tout en l'étreignant affectueusement. Rente, ma fille, je suis tellement contente de te voir..

Ce qui a pour effet de rassurer Clémence tout en la déboussolant singulièrement.

- Viens t'asseoir ici et dis-moi si je dois faire chauffer de l'eau ou bien faire sauter un bouchon. Si j'avais su, j'aurais mis le champagne au frais !

Timidement, Clémence tente de s'adapter à la volubilité de sa tante et sort peu à peu de sa réserve tant celle-ci lui facilite la tâche par sa convivialité et sa délicatesse à ignorer son ineffable motivation.

- J'imagine que tu as gravi quelques échelons sur l'échelle de ta destinée. Où en es-tu aujourd'hui ?

- Je suis en deuxième année de fac. J'étudie les arts et la philo.

- Tu te souviens de ce que tu voulais faire quand tu avais cinq ou six ans ?

- Un métier proche de la nature, j'imagine...

- Oui, tu voulais être fermière !

- Le plus beau des métiers... pour qui n'a pas besoin de gagner sa vie !

- C'est en effet une reconversion prudente ; mais ta responsabilité n'est pas moindre : au lieu de nourrir le corps, tu vas devoir nourrir l'esprit !

Clémence qui se sent bien avec sa tante Carole, dont la discussion lui permet de gommer le temps et ses péripéties, parvient peu à peu à poser la trame de son questionnement.

- Et, toi, ma tante, qu'est-ce que tu fais actuellement ?

- Je travaille chez Flamant, le fabricant de rotin, où j'ai la chance de poursuivre un métier encore un peu artisanal.

- T'as toujours voulu faire ça, ou bien ce sont les circonstances qui te l'ont prescrit ?

- Non, au début, j'étais comme toi, je voulais vivre à la campagne et j'ai commencé par travailler à la ferme. Et puis, comme tu l'as bien compris, si tu veux faire partie de la même société que les autres, un jour tu cherches un vrai boulot...

- Ce ne sont pourtant pas tes parents qui t'ont donné le goût de la bouse de vache...

- T'as raison, dit-elle en riant. Mes parents..., c'est compliqué, tu sais...

A cet instant, Clémence redouble d'efforts pour ne pas laisser paraître son émotion. Elle sait qu'elle vient d'ébranler la serrure de l'épaisse porte d'entrée de son parcours initiatique.

De retour chez elle, elle croise Damien. Ils se sourient poliment, et elle lui sait gré de ne pas chercher à revenir sur l'embarrassante scène de ce début d'après-midi. Elle a la tête farcie de sa longue conversation avec sa tante et n'aspire qu'à une seule chose : être seule avec elle-même.

Il fait nuit. Un vent d'est souffle par rafales violentes et donne à la maison, à présent désertée, un air de manoir abandonné. Enfermée dans sa chambre en désordre, son premier réflexe est d'entamer un rangement compulsif. Tout y passe, y compris la mise au panier des innombrables papiers gisant sur son bureau. Elle y redécouvre des notes et des documents datant du printemps dernier. Alors, tout naturellement, son esprit refait l'historique que lui impose la mise à jour de sa récente visite.

- Ta grand-mère maternelle vit encore, et habite pas loin d'ici !, lui avait avoué sa tante.

La phrase, intangible et péremptoire, claque encore dans sa tête tel un châtiment corporel. Elle n'était que la première salve d'une confession que Clémence eut grand peine à entendre.

- Toi qui n'as plus ton grand-père maternel, sache que Geoffroy, le fils de ton oncle Romain, voit encore le sien !

Clémence, qui s'était liquéfiée au fur et à mesure des paroles de sa tante, était parvenue à bredouiller :

- Tu veux dire que ce n'est pas le même que le mien ?

- Exactement.

Puis reprenant son souffle, elle lui avait glissé :

- Tout comme mon père n'était ni ton grand-père ni celui de Geoffroy...

Clémence s'était totalement effondrée. D'émotion, certes, mais aussi par l'ambiguïté des propos qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer.

- Je ne comprends pas, Carole. Reprenons au début. Ma mère a combien de frères et sœurs ?

- Là aussi, c'est compliqué !

Clémence qui n'en pouvait plus s'était alors un peu emportée.

- M'enfin, c'est quand même pas bien compliqué d'identifier la descendance de ma grand-mère ! Dans l'ordre ou dans le désordre, si tu as quelques doutes.

- Hé bien si, justement. Parce que jusqu'à une date relativement récente, nous ne lui connaissions que trois enfants : ta mère, Romain et moi.

- C'est une blague, Carole...

Mais devant le mutisme de sa tante, Clémence avait dû se rendre à l'évidence. Carole, comprenant le désarroi de sa nièce, avait alors repris calmement l'historique de son imbroglio.

- Ta mère a fait une grosse erreur en ne te disant pas tout dès le début... Toutefois, à sa décharge, je dois avouer qu'elle a des circonstances atténuantes... Elle a longtemps cru qu'elle était fille unique !

- Quoi ? Ne me dis pas que...

- Je t'en prie, Clémence, ne m'interromps pas, c'est assez compliqué comme ça.

Carole s'était levée brusquement et avait ouvert le tiroir d'un secrétaire visiblement hors d'usage. Elle en avait extrait un paquet de cigarettes entamé et l'avait tendu à sa nièce après s'être servie fébrilement.

- Ta mère, qui s'est longtemps crue fille unique, a reçu un jour un coup de téléphone de quelqu'un lui annonçant qu'elle avait une sœur : c'était moi. Il y a seize ans de cela. Deux ans plus tard, rebelote : Romain surgissait dans notre univers familial. Et c'est resté comme ça pendant plus de douze ans : aucune nouvelle de notre mère à qui nous attribuions les trois enfants que nous étions.

- Excuse-moi, mais comment peut-on ignorer l'existence d'une fratrie vivant sous le même toit ?

- Parce qu'elle ne vivait pas sous le même toit, justement ! Nous avons tous été élevé par nos grands-parents paternels, ce qui excluait toute rencontre entre

nous. Mais écoute la suite, ça ne s'invente pas. L'année dernière, ta mère reçoit un coup de fil d'un monsieur à la recherche de ses racines prétendant être son frère, et quelques jours plus tard elle reçoit un autre appel d'une femme pouvant être sa sœur ! Ta mère était bouleversée par ce tsunami familial si soudain. Dans ces circonstances particulières, c'est moi qui organise une rencontre entre tous les frères et sœurs identifiés, si je puis dire. Chaque nouveau membre de la famille vient avec son conjoint et nous passons la journée ensemble à essayer de dénicher nos points communs. Quelques jours avant Noël, Guillaume, notre nouveau demi-frère, vient avec sa compagne, Léa. Nous avons passé une journée magnifique tant il nous semblait proche de nous, aussi bien physiquement que mentalement. Léa n'était pas en reste, s'inscrivant facilement dans ce projet d'union familiale. Ils nous expliquèrent comment ils s'étaient connus sur les réseaux sociaux grâce à leurs recherches respectives de paternité. « Guillaume est allé plus vite que moi et assez rapidement il a su vous identifier, tandis que moi je n'en suis qu'aux prémices de mes origines, subodorant à peine la branche de ma possible fratrie », s'était clairement expliquée Léa. Puis, la conversation s'était approfondie sur les motivations et les modalités de leurs recherches jusqu'à ce que Léa nous fasse un malaise. Petite panique à bord, sachant qu'il n'est pas aisé d'aider quelqu'un dont on ne sait rien. Guillaume parut tout aussi démuni que nous, et c'est en l'allongeant délicatement sur le canapé qu'elle nous délivra la nature de sa

pathologie : « je suis enceinte, et je viens de comprendre que c'est de mon demi-frère ! ».

La perspective des fêtes de Noël n'a pas cette année l'effet jubilatoire escompté. Pire. Son père absent, sa mère « décrédibilisée », Clémence se demande comment éviter cet événement qui d'évidence n'en sera pas un.

Dans la ville lumière aux échoppes racoleuses, elle scrute sans grande conviction les vitrines, et se demande, un peu honteuse, quel cadeau choisir pour une personne à qui elle ne souhaite pas réellement faire plaisir...

Mélanie lui dit ne pas comprendre son état d'esprit et essaye de tempérer son humeur chagrine.

- C'est Noël, ma vieille. Regarde tous ces gens, tu crois qu'ils sont plus heureux que toi ?

Clémence s'efforce de sourire.

- Je te vois venir avec ta philosophie comparative à la Schopenhauer.. Mais je ne fonctionne pas comme ça. J'essaye de tirer vers le haut. Évidemment, si je me

compare à toi, on pourrait croire que j'ai une vraie cellule familiale...

- C'est pas ce que je voulais dire... Tu peux faire revivre tous les philosophes de l'histoire de l'humanité, aucun ne te donnera la recette du bonheur. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'elle n'existe pas, et qu'elle n'est pas la même pour tous. Ce que je trouve toujours très surprenant chez toi, c'est ton penchant à vouloir scinder ta vie de ton brillant savoir en la matière !

Après un court instant - redoutant sans doute l'argumentaire, ou bien le méprisant - Clémence en revient à son pragmatique souci.

- Il n'empêche que Noël approche à grands pas et que je me vois mal le partager en tête-à-tête avec ma mère !

- Invite ta tante Carole !...

- Impossible, elle est va chez mon oncle Romain.

- Ou un de ses innombrables frères et sœurs..., ajoute Mélanie, très pince sans rire.

Clémence fait la moue et paraît boudier la plaisanterie.

- Alors, invite l'amant de ta mère !, lui lance-t-elle avec dépit.

Clémence fronce les sourcils, mais ne le prend pas mal.

- C'est pas con, ça !, reconnaît-elle, admirative.

- T'es sérieuse ?, lui demande Mélanie, subjuguée.

- Pourquoi pas ? Tu sais, tout compte fait, Damien est un mec pas mal, et Je sais que je vais devoir faire avec... Or, il fait tout pour m'être agréable... Pourquoi ne serait-il pas l'homme de la situation ce soir là ?

Décidément, Damien est un bien bel homme...

Ses cheveux d'une souplesse exceptionnelle effleurent le col de sa chemise sans pour autant recouvrir le lob de ses oreilles. Son visage épanoui est envahi d'une fine barbe lui accordant le crédit indispensable à sa décontraction naturelle. Sa silhouette svelte et sa démarche énergique dénoncent une pratique assidue du sport, tandis que son regard volontaire en dit long sur son état d'esprit. Il a choisi en ce jour de Noël d'exhiber l'élégance sur le mode minimaliste en portant une chemise blanche flottant sur un jean noir dont le pli retombe élégamment sur des bottines de daim mordoré.

Ma mère n'en revient pas de se retrouver entourée d'une garde aussi improbable dans un instant aussi particulier et si traditionnellement familial, se dit Clémence, l'observant à la dérobée et se rappelant la tête qu'elle fit quand elle lui suggéra d'inviter Damien ! Elle n'est d'ailleurs pas sûre qu'elle ait été dupe de ses

fallacieux arguments censés masquer son incapacité à la supporter...

Toujours est-il que la table est mise pour trois et que l'invité surprise remplit parfaitement le rôle que la mère et la fille, à titre divers, lui ont savamment dévolu... Seules, d'imprudentes confidences sous l'emprise de l'alcool et de l'ambiance festive pourraient venir semer le trouble sur cet intermède aussi convivial qu'inespéré. Mais le charisme et l'habileté de Damien écartent le danger d'un hypothétique écart au potentiel ambigu.

- Puisque tu as été marié, lui dit Clémence avec malice mais sincérité, peut-être pourrais-tu nous expliquer pourquoi et comment un jour on décide de se séparer de son conjoint...

Damien avale de travers. La question est brutale ; il ne s'y attendait pas sous cette forme. Quant à Josiane Sambrès, atterrée, elle n'ose intervenir.

- C'est comme si ta mère te demandait de suivre les cours de l'école normale, lui réplique-t-il après un court instant d'embarras.

- Je ne vois pas le rapport, mais je lui répliquerais que je ne peux pas tout faire en même temps.

- Excellente réponse, Clémence. Dans la vie conjugale, c'est la même chose. Le philosophe Pascal Bruckner, que tu as peut-être étudié, analyse très bien le couple d'aujourd'hui. Je pense, comme lui, que nous souffrons des idéaux que nous nous sommes imposés. Est-ce pour accepter l'imperfection de nos vies ou pour échapper à la condition humaine ? Toujours est-il que

cette pathologie de l'idéal avec ses effets pervers donne à des millions de gens l'impression d'être déficients, et nous redoublons nos misères avec un sentiment d'échec. Autrement dit nous sommes non seulement malheureux, mais accablés de ne pas être heureux...

- Tu veux dire qu'aujourd'hui le couple place la barre trop haut ?

- Exactement. Pourquoi tant de couples divorcent-ils alors que nous avons désormais le choix de notre partenaire ? Parce que nous sommes prisonniers de l'idéal d'un amour fusionnel et parfait, ce qui ne peut évidemment pas s'accorder avec les réalités de la biologie et de la psychologie du quotidien...

- Très bien, souligne alors Clémence. J'en déduis donc que mes grand-parents - et elle jette un regard biaisé vers sa mère - n'avaient, eux, aucune raison valable pour divorcer...

- Tes grand-parents, je ne sais pas... Ils font tout juste partie de cette nouvelle génération, libérée..., et enchaînée à la fois. Je te rappelle à l'occasion que le terme couple vient du latin *copula*, signifiant lien, chaîne ! Le couple est une création permanente qui se façonne souvent dans les vieux modèles familiaux, et on peut dire que durant des siècles il n'a pas eu réellement d'existence propre. Les mariages étaient arrangés par les familles qui ne cherchaient qu'à perpétuer leur nom et leurs biens, et la brièveté de l'espérance de vie accordait une durée moyenne d'existence commune dépassant rarement vingt ans ! C'était un autre monde où les gens

travaillaient beaucoup, où les hommes partaient longtemps à la guerre et où les femmes élevaient de nombreux enfants. Tu peux donc imaginer sans peine que la qualité relationnelle à l'intérieur du couple n'était guère la priorité...

- Et qu'est-ce qu'on a gagné aujourd'hui où il n'est question que de qualité relationnelle au sein du couple ?

Damien rit. Il apprécie le cynisme opportuniste de Clémence, même si celui-ci le renvoie brutalement à ses déboires conjugaux.

- Bien vu, Clémence, je ne peux pas te donner tort. L'ego a tout flingué, et je pense qu'aujourd'hui nous avons perdu sur tous les tableaux. Si on veut qu'un couple dure il faut avoir des ambitions plus modestes et les conjuguer avec ses imperfections. Le droit au bonheur se confond avec le droit à la liberté, autrement dit au choix de vie, et il est devenu une injonction sociale indéterminée, incompatible avec la vie quotidienne.

« Michelangelo Merisi et son sens révolutionnaire du sacré modifient les règles de l'art... La peinture substitue une expression simple et réaliste à l'intellectualisme et aux artifices du maniérisme. »

Il faut un certain temps à Clémence pour comprendre de qui parle son professeur.

La reprise des cours est un peu laborieuse, et son esprit vagabond n'accorde pas l'attention nécessaire à son assimilation. Les fêtes de fin d'année se sont mieux déroulées qu'elle ne le pensait, et Damien fait maintenant des apparitions intempestives dans ses pensées. Celui qu'elle avait à priori lourdement condamné est parvenu à substituer ses préjugés. Mieux même, à susciter son intérêt ! Ne suis-je pas devenue l'arroseur arrosé ?, se demande-t-elle au lieu d'écouter. Moi qui croyais l'instrumentaliser pour sauver ma soirée, je me retrouve face à un délicieux importun qu'il me sera désormais difficile d'ignorer...

Lorsqu'elle réalise que Michelangelo Merisi n'est autre que le Caravage, son cours est déjà fini. Elle s'en veut d'avoir décroché trop tôt et prend alors conscience de ses carences sur le sujet. Le Caravage, ça va à peu près ; elle connaît son parcours et les caractéristiques de son œuvre dominée par le rouge, le brun et le noir qu'une exceptionnelle lumière inonde accentuant les gestes et les regards de sujets suggérant l'irruption du sacré dans des scènes au demeurant quotidiennes. Mais la période du maniérisme lui a totalement échappé. Même le terme ne lui rappelle rien. En élève sérieuse, malgré tout, elle consulte chez elle ses anciens cours lui révélant que ce mouvement constitue en fait la phase finale de la Renaissance. Le caractère mystique et inquiet des œuvres faisant écho au déclin économique en Italie et aux attaques de Luther contre la papauté. Le caravagisme s'inscrit à la suite de ce mouvement, mais au XVII^e siècle et dans la foulée du classicisme apparu vingt ans plus tôt.

Clémence est seule à la maison. Sa mère, avec qui elle a renoué une forme de dialogue depuis Noël, s'est absentée pour régler ce qui semble la phase finale de son activité professionnelle. Outre un contact avec le gestionnaire en charge de son redressement judiciaire, elle a rendez-vous avec un jeune homme qu'elle n'ose encore considérer comme un acheteur potentiel. Que sera sa vie lorsqu'elle aura vendu ? Que fera-t-elle de tout ce temps libre ? Avec qui le partagera-t-elle ? Clémence pense à son père. Son père qu'elle a eu au

téléphone le fameux soir du réveillon, et qui n'eut pas l'air plus surpris que ça d'apprendre qu'un certain Damien fêtait l'événement avec elles. Que sait-il au juste, et quelle peut-être sa stratégie face à cet avatar conjugal ? Ma mère et lui se sont parlés longuement sans aucun égard apparent à la bienséance du moment ! Un peu comme un couple avide de conforter son intimité, songe Clémence dont le libre-arbitre semble se ventiler au gré du temps...

Il est vingt heures, et elle n'a pas faim. Elle décide de se contenter d'un reste de riz au lait gisant au frigo depuis quelques jours déjà. La première bouchée la fait grimacer... Normal, c'est du gratin de chou-fleur ! Décidément, sa mère a bien du mal à s'attirer ses faveurs...

Assise au bord de sa chaise, elle picore dans la corbeille de fruits et, malaxant lentement quelques noix, ressasse irrémédiablement le mystère de son invraisemblable saga familiale.

Vers huit heures et quart, tandis qu'elle regagne sa chambre, son téléphone sonne : c'est Adrien ! Elle ne s'en aperçoit qu'en identifiant le timbre de sa voix sinon elle n'aurait pas décroché. Cela fait plus de deux mois qu'il ne s'est pas manifesté.

- T'as retrouvé mon numéro ou t'as fait une fausse manip ?, s'esclaffe-t-elle, sans concession.

La ligne semble coupée tant le silence est pesant.

- Excuse-moi, Clémence. J'ai traversé une période difficile...

Toujours les mêmes balivernes, pense-t-elle en n'écoutant que d'une oreille son plaidoyer. Les mecs, c'est comme ça. Ça vous drague à mort avant de voir passer une pétasse au cul d'enfer et ça se souvient de vous quand le cerveau reprend de l'altitude ou plus simplement parce que la gourde a trouvé meilleur étalon.

- Ce qui fait qu'il m'était difficile de te contacter comme avant.

Clémence ne sait pas de quoi il parle, et ne cherche même pas à le savoir. Elle subodore qu'il va tout faire pour justifier sa coupable négligence et masquer la place qu'il lui attribue - celle du joker reprenant soudain son rang dans sa liste volatile. Malgré cette étonnante lucidité, son instinct lui dicte de ne pas brusquer les choses.

- Tu aurais pu me parler sur le campus. Nous fréquentons la même faculté quand même...

- Mais je viens de t'expliquer que j'ai complètement décroché !

Quinze minutes plus tard, la conversation téléphonique s'éternise et Clémence sent bien que sa ran-cœur s'estompe. Adrien trouve les mots justes pour reprendre la maîtrise du dialogue, et se sauver d'un irrémédiable discrédit.

Le lendemain matin, ils se retrouvent au café *Le temps qui passe*. Adrien lui semble plus mûr. Son visage, ses traits, sa silhouette, son attitude, tout paraît avoir grandi dans ce corps métamorphosé en si peu de temps. Sous le charme, Clémence veut donner le change et tente de le déstabiliser avec le secret espoir qu'il saura résister. Ce qu'il fait fort bien avec une sérénité apparente qui ajoute une dimension nouvelle à son verbe et son élocution charismatique. Un peu délaissée par Mélanie - dont l'actuel parcours amoureux lui procure d'autres satisfactions que les habituelles jérémiades familiales de son amie d'enfance -, Clémence éprouve un vif besoin de s'épancher. Trop d'événements récents sont

venus bouleverser sa vie quotidienne qu'il lui fut impossible de partager. Adrien, dont elle connaît le difficile parcours domestique, lui semble correspondre à l'oreille attentive qu'elle attend.

En habile diplomate, il l'écoute religieusement avant de revenir sur ce que son esprit critique n'a pas manqué d'identifier.

- Toutes les fois où nous sommes confrontés au secret, il y a une souffrance qui peut aller jusqu'à générer de la pathologie psychosomatique. A travers des intonations, des mimiques ou des attitudes suggérant que nous cachons un fait ou un acte répréhensible, nous ne pouvons nous empêcher de le trahir, perturbant plus notre entourage par la déstabilisation de sa pensée que par la vérité en elle-même si elle était dite.

Clémence fait la moue, mais se retient de le contredire.

- Tu sais ce qui définit le secret ? C'est à la fois que quelque chose d'important n'est pas dit et qu'il est interdit de comprendre que ce n'est pas dit !

Visiblement content de sa formule, Adrien poursuit.

- En fait, dans le secret de famille, le plus important n'est pas l'intention de garder un secret, mais le fait que l'on pressente quelque chose qu'il est interdit de comprendre et de connaître. Ton problème est que, confrontée au mur du silence, tu te sens tenue à l'écart de quelque chose d'important et que tu es condamnée à

essayer de le deviner en devant faire comme si tu n'avais rien vu !

- C'est des études de psycho que tu devrais faire, s'exclame Clémence, assez admirative.

- Mais c'est bien ce que je fais depuis peu..., reprend-il en rigolant.

Puis, reprenant son sérieux :

- Toi, ton problème, c'est le flou qui entoure la vie privée de ta grand-mère ou bien c'est l'identité exacte de ta mère ?

- Les deux, mon général !... Pour moi, c'est fromage et dessert, parvient-elle à plaisanter tandis qu'Adrien lance sa première offensive de charme en passant son bras autour de son cou.

- Bon, je reconnais que je fais un peu de la surenchère concernant ma mère, avoue Clémence, sortant de la salle-de-bain.

Adrien, vautré en travers du lit, ferme les yeux et se garde bien d'intervenir.

- Maggie, la femme de la pouponnière, l'a formellement reconnue... Mais depuis que je sais les mésaventures de ma grand-mère, je doute vraiment de tout.

Adrien ouvre un œil.

- Tu manques de lucidité, Clémence. Tu te perds dans une histoire qui ne te concerne pas.

- Comment ça : qui ne me concerne pas ?

- Oh, bien sûr, ça reste ta famille. Mais jusqu'à maintenant tu as très bien vécu sans eux. Quelle importance de savoir si tu as deux, trois, quatre ou même cinq oncles et tantes ?

Clémence ne dit rien. Adrien laisse passer un peu de temps avant d'ajouter :

- Ta véritable histoire, celle qui compte, celle dont tu ne peux faire l'économie, c'est celle de tes parents.

Adrien habite un studio cours Albert Einstein. De sa fenêtre, on aperçoit la place du marché dont les étals se dégarnissent peu à peu. Il est midi passé.

- J'y vais, dit-elle à son nouvel amant, en l'embrassant furtivement.

Sur le chemin du retour, Clémence décide de s'arrêter au bar des Lices pour y déjeuner d'un sandwich léger; elle ne veut pas prendre le risque de se retrouver en tête-à-tête avec sa mère à qui elle se sentirait obligée de faire la conversation.

Tandis qu'elle ne se pose aucune question sur les raisons de son départ précipité, une fois installée elle ne manque pas de remarquer qu'elle siège à l'endroit même où, quelques mois plus tôt, sa mère était assise... Par superstition ou par peur d'attraper froid, elle décide alors de s'installer à l'intérieur. Dommage, le soleil brille en ce début d'après-midi hivernal où chaque percée désankylose le corps et l'esprit. Mais elle n'a pas le temps de s'en apercevoir, car une main accroche soudain son épaule et une voix familière prononce son nom...

Damien est un habitué du lieu. C'est ce qu'il lui explique avec son sourire charmeur et sa fougue habituelle, et Clémence, ravie de voir son horizon s'éclaircir, ne se rend même pas compte qu'elle ne fait plus la liaison avec le dérangeant souvenir qui la taraudait la minute d'avant ! Comme si Damien n'appartenait plus à

l'obsédant cliché qui fit de sa mère un abominable renégat...

- Qu'est-ce que tu veux boire ?, lui demande-t-il, comme si elle n'avait attendu que lui pour consommer.

Devant son attitude indécise, il ne lui laisse guère l'initiative.

- T'as mangé ou pas ?

- J'arrive à peine, dit-elle, un peu gênée.

- Alors apéro, coupe-t-il, autoritairement.

Devant un kir et un café – car Damien a déjà déjeuné –, ils évoquent les rares souvenirs qu'ils ont en commun, et il lui dit tout le bonheur qu'il a eu de partager le réveillon avec elle et sa mère. Il est bavard et elle l'écoute religieusement, cherchant inconsciemment à décoder chacune de ses phrases. Lui, joue de son charme naturel et décline implacablement les grands principes de la séduction qui, d'une manière ou d'une autre, placent Clémence sous son influence. Alors, parfois, elle s'oblige à penser qu'elle a affaire à l'amant de sa mère, et ses traits se durcissent et son attention s'évapore. Mais ça ne dure jamais bien longtemps...

L'hiver s'est installé et jalonne ses repères petit à petit. Il fait froid et ça pique un peu le matin ; Clémence prend des airs de rappeuse à la mode sous la capuche de son duffle-coat indigo.

Comme souvent le matin, elle néglige le tramway et profite de l'air vivifiant pour marcher jusqu'à l'université. Tant bien que mal, elle focalise sa concentration sur le contenu de ses cours, mais éprouve d'énormes difficultés à conserver son attention au-delà d'une dizaine de minutes. Elle s'en veut de n'avoir pas suffisamment maîtrisé sa pensée tous ces derniers mois, sentant bien qu'elle a pris de mauvaises habitudes qui ne vont pas aller en s'arrangeant.

Le midi, la plupart du temps elle déjeune au resto U, mais une fois par semaine elle déjeune avec... Damien, qu'elle retrouve désormais tous les mercredi. Ils se rejoignent au bar des Lices où elle passe le meilleur moment de sa semaine. Elle prend ces instants comme ils viennent, sans en analyser le contenu ou la signification, trop heureuse de pouvoir échanger avec quelqu'un

qui semble totalement la comprendre sans jamais lui faire la leçon. Certes, Clémence n'aborde pas tous les sujets de la même manière, mais le dialogue s'instaure toujours et débouche maintenant sur une forme de complicité excluant de facto l'exégèse de situations pour le moins ambiguës. Damien a réussi sa conquête par sa simplicité, son humour et sa force de persuasion au service d'une écoute sans failles. Sans jamais la brusquer et sachant toujours attendre le moment propice, il a parfaitement su tisser le lien qu'il avait subtilement diagnostiqué comme faisant défaut à l'équilibre de sa nouvelle protégée.

Clémence, elle, apprend à le connaître. Elle en sait beaucoup plus sur ses goûts, ses penchants, ses indignations, et connaît même quelques confidences assez croustillantes de son atypique cursus. Mais rien, ou pas grand-chose de sa vie privée. Quelques souvenirs de jeunesse ou d'adolescence sans véritables repères. En revanche – et c'est sans doute ce qui les rapprocha dès le départ -, ils partagent une passion commune pour la littérature et les arts. Damien a été professeur de lettres modernes à l'université de Nantes, et côtoie aujourd'hui le milieu artistique avec lequel il entretient d'étroites relations en tant qu'assistant à la direction du développement culturel à la mairie de sa nouvelle résidence. Elle découvre ainsi qu'il n'habite sa ville que depuis dix mois. Il lui lâche ce qu'il veut bien, et sa modestie l'empêche d'avouer que son nom n'est pas totalement inconnu du milieu littéraire. Mais l'essentiel semble bien être cette

osmose naturelle qui se dégage de leurs attachantes rencontres.

Nous sommes mercredi, justement, et Clémence n'a pas la pêche. Damien vient de lui envoyer un SMS pour lui demander de l'excuser, invoquant un repas professionnel qu'il ne peut éviter. Un mal pour un bien, peut-être... C'est ce qu'elle finit par se dire, contrainte par le destin d'éprouver un bien trouble sentiment !

Mélanie étant disponible, elles décident de s'échapper de l'enceinte universitaire et s'installent dans une brasserie du boulevard Diderot. Elles ne se sont pas trop vues ces derniers temps, Mélanie semblant filer le grand amour et Clémence ayant enfin trouvé une oreille attentive à ses vicissitudes.

- Alors, toujours amoureuse ?, lance Clémence taquine, et un peu vexée de n'en savoir pas plus.

- Oh, tu sais je ne me berce guère d'illusions. Je me sens bien avec Romuald en ce moment, un point c'est tout.

- J'ai toujours admiré ton flegme et ta façon de prendre du recul... Moi, je suis toujours trop prisonnière de mes émotions.

- Dis donc, à ce propos, ne t'aurais-je pas aperçue l'autre jour avec cet étudiant qui fréquenta fugacement nos cours en début d'année scolaire ?

Clémence qui n'avait pas prévu de dévoiler cette frasque amoureuse, tout au moins pas maintenant, ne peut se dérober, et esquisse un sourire.

- OK, je le confesse. Mais n' imagine surtout pas quoi que ce soit ; J'évolue, tu sais... Si j'étais un mec, je te parlerais d'hygiène...

- Boh, boh, boh... Et tous ces mercredi où tu n'es plus jamais libre pour cause de rendez-vous galants...

Clémence se surprend alors à lever le ton, tout ça parce que Mélanie vient de faire malgré elle l'amalgame entre Adrien et Damien !

- Mais, ça n'a rien à voir, il ne s'agit pas de lui !
Mélanie n'en revient pas.

- Ben... Il s'agit de qui alors ?, demande-t-elle en articulant chaque mot.

- De Damien, répond-t-elle avec cette désinvolture dénonçant l'évidence.

Mélanie ouvre de grands yeux interrogateurs et reste suspendue à ses lèvres.

- Du nouveau copain de ma mère, si tu préfères. C'est même toi qui m'avais encouragée à l'inviter le soir de Noël.

Mélanie est K.O. Elle ne sait s'il faut en rire ou en pleurer.

- T'es dingue, toi ! Je ne t'ai jamais suggéré de piquer l'amant de ta mère...

- Mais j'ai rien piqué du tout ! C'est pas parce qu'on se voit régulièrement qu'on couche ensemble..., même si je dirais pas non, ne peut-elle s'empêcher d'ajouter.

« Mon p'tit papa,

Le temps et les circonstances ne me permettent plus d'attendre ton retour pour te poser les questions auxquelles ton départ m'avait confrontée...»

Clémence pose son stylo et s'interroge déjà sur la forme à adopter. Elle se dit que quelques mois plus tôt, elle l'aurait sans doute appelé « papounet », et que sa sémantique ne se serait pas autant sophistiquée. Mais elle admet que le temps et les circonstances ont sensiblement modifié le rapport à celui dont elle s'est en quelques semaines un peu trop détachée. Dans un premier temps elle corrige, puis elle reprend la phrase dans son intégralité.

« On dit qu'il faut qu'un homme rende sa femme malheureuse pour qu'elle réponde à l'appel du large, alors que, paradoxalement, un homme aura tendance à tromper sa femme s'il ne parvient pas à la rendre heureuse... »

Je ferai peut-être mieux d'inverser la proposition, se dit-elle en mâchonnant son stylo. Il s'agit de l'infidélité de ma mère et non pas de celle de mon père. Puis le scepticisme la gagne. Et si...

« Depuis que tu es parti (pour quelques jours m'avais-tu dit), ma vie est un enfer car le doute a envahi mon esprit, et ma propre identité peu à peu s'évanouit ».

Elle pose son stylo et lève les yeux vers la photo qui surplombe son bureau. Six ans, c'est l'âge qu'elle a sur ce cliché du bonheur où elle apparaît avec ses parents sur une plage du rivage normand. Après tout, qu'est-ce que ça change, pense-t-elle, au fond d'elle-même.

« Je ne connais pas les raisons de ton éloignement, mais je crois maintenant que ta vie professionnelle t'a servi d'argument. Je comprends aussi que notre vie familiale n'est pas aussi limpide que ce que le laissait entrevoir la touchante image de notre idyllique relation. »

Clémence se relit et chiffonne son écrit. Son père ne mérite pas une telle sévérité. Mis à part le silence entourant son départ, jamais il ne l'a abandonnée.

« Papa, sans vouloir violer ton intimité, dis-moi vite toute la vérité. Et que sais-tu réellement de la vie de maman ? »

S'ensuit alors une longue description de ses sentiments depuis la découverte de la liaison de sa mère ; Clémence s'y reprenant à cinq fois pour exprimer son émotion afin de ménager une hypothétique ignoran-

ce de son père... Puis, elle lui explique ses recherches et sa stupeur en découvrant les étonnantes révélations entourant sa naissance. Enfin, elle s'appesantit sur les frasques de sa grand-mère, sans doute annonciatrices de leur modèle familial perturbé.

« Papa, je t'aime, et j'ai besoin de ton aide. Que ton départ ait au moins l'avantage d'élucider un sujet que je n'osais aborder ».

Clémence cherche la formule adaptée pour exprimer sa juste pensée. Sans risquer l'amalgame ou le sous-entendu ambigu ; sans exprimer la frustration non plus.

« Certains mots ne peuvent franchir ma bouche, seul un stylo les accouche... »

Écrire un courrier c'est bien, le poster c'est mieux !...

Le lendemain matin, Clémence ressasse le contenu de sa lettre en soupesant les arguments de sa démarche. A huit heures trente-cinq, elle est dans la rue, sa lettre à la main, sachant que chaque agissement, aussi minime soit-il, renvoie systématiquement à la validation d'une idoine stratégie... Lorsqu'elle la dépose dans la boîte jouxtant l'université, elle se sent comme libérée d'un poids tout en éprouvant la fugitive sensation d'une troublante responsabilité.

Mélanie l'arrache à ses états d'âme.

- Alors, ma vieille, on écrit à son amoureux ?

- Arrête... J'y ai passé une partie de ma nuit ! Et j'angoisse encore à l'idée que maintenant mon père ne pourra plus se dérober.

- Ah ! Tu t'es enfin décidée à poser les bonnes questions ?

- Bonnes, j'en sais rien. Mais j'ai mis les points sur les i.

- Oh tu verras , un matin tu te réveilleras et comme par miracle ce ne sera plus un problème...

- Peut-être, mais pour ça faut dormir...

Clémence et Mélanie s'accordent une pause café avant de pénétrer dans l'amphi de philosophie. La cafeteria est bondée, ce qui ne pousse pas à la confiance, pourtant Mélanie, qui semble contrariée, reprend un thème cher à sa meilleure amie.

- Si tu avais assisté au dernier cours, tu aurais peut-être obtenu quelques éléments de réponse à tes angoissants questionnements. Tu connais Hobbes, peut-être ?

Clémence fait mine de réfléchir.

- C'est un nouveau ?

- Pas du tout, c'est un philosophe du XVIIe siècle.

- Ah bon ! Alors c'est qui ce Nouvel Obs ?...

Mélanie se laisse aller à la bonne humeur de son amie et goûte sans réserve son jeu de mots.

- Plus sérieusement, reprend Clémence, je le connais comme tout le monde, ça doit remonter à la terminale...

- Il a dit que « le plaisir, l'amour, l'appétit ou le désir sont des mots divers dont on se sert pour désigner une même chose envisagée diversement ».

- Il est gonflé, c'con là, dirait Coluche...

Mélanie se marre, mais poursuit imperturbablement.

- On peut donc de ce fait penser que l'amour n'est pas une relation entre un homme et une femme, ou entre deux êtres humains, ou même deux esprits, mais entre un esprit et n'importe quel contenu de sens.

- Comme on aime la musique ou les frites, tu veux dire...

- Ouais, c'est ça. Il ne s'agit plus alors d'amour, mais de désir. Il a même ajouté « désir et amour sont la même chose, à ceci près que par désir nous signifions toujours l'absence de l'objet, et par amour, nous signifions la plupart du temps sa présence ». Étonnant, non ?

- Débile, oui... Si j'ai bien compris, l'amour ne serait pas autre chose qu'un désir qui a réussi à se réaliser ! Tu me diras quand on voit l'état actuel des couples, il peut fanfaronner...

- « Nous avons déjà parlé de l'amour en tant que l'on désigne par ce mot le plaisir que l'homme trouve dans la jouissance de tout bien présent », précise-t-il sans ambiguïté, ce qui, d'une part, accorde une grande importance au désir, et réduit l'amour à ce désir, d'autre part. Moi, ça me ramène à Spinoza qui disait que le désir est l'essence même de l'homme...

- Alors là, pas d'accord avec toi ! Spinoza, s'il a bien dit ça, ne rapprochait pas l'amour du désir, mais le désir de l'appétit, ce qui n'est pas vraiment la même chose... Quant à l'amour, il a dit : « l'amour n'est rien d'autre qu'une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure »...

Clémence pouffe en terminant sa phrase...

- Ce qui, je te l'accorde, ouvre largement la boîte de Pandore...

- Quoi qu'on en dise, il assimile bien le désir et l'amour ! Rappelle-toi que la joie vient du passage à une plus grande perfection, et que c'est ce que je désire que j'appelle bien, mal, perfection, ou autre... L'amour ne semble donc être rien d'autre que le désir, en portant l'attention tout particulièrement sur l'objet désiré.

- Si tu veux. Et si tu précises que l'amour se distingue du désir sur un point essentiel : il attribue une valeur à l'objet aimé.

- T'as vu l'heure ? S'écrie soudain Mélanie, compulsant sa montre et bondissant de son siège.

- Tu me diras, je vois pas ce qu'on va pouvoir nous apprendre aujourd'hui, réplique alors Clémence, étonnamment désinvolte.

Clémence presse le pas.

Il est 12 h 25 ; elle est en retard. Elle sait que ça ne change rien, mais savoir que Damien risque d'attendre ne lui convient pas. Lui n'a pourtant pas l'esprit chagrin et encore moins l'ego d'un mandarin. C'est peut-être pour ça qu'elle place la barre très haut. Il faut dire que depuis plusieurs semaines maintenant, elle a eu l'opportunité de découvrir sa véritable personnalité. Leurs tête-à-tête hebdomadaires laissent de moins en moins de place à la dissimulation qu'une proximité renforcée évacue systématiquement. Une réelle intimité se noue autour de leur relation. A chacun de leurs rendez-vous, elle apprend à poser son regard pour sublimer l'instant présent, et Damien ne ménage pas ses efforts pour l'emmener au-delà de ses conceptions et de ses codes simplificateurs. Pourtant, en ce mercredi des cendres, début d'un carême qui ne figurera pas à leur programme, Clémence quitte le long fleuve tranquille des interrogations spirituelles.

- Avant de lever mon verre à ta santé, j'ai une question à te poser, entame-t-elle, sitôt installée à la table du restaurant.

- Ah, non ! Réplique Damien, prenant l'air courroucé de la victime harcelée. Je t'ai déjà tout dit sur Nietzsche... Un peu de délicatesse s'il te plaît envers les aliénés...

Ils rient de sa plaisanterie, et Clémence tout naturellement poursuit sans ménagement.

- Tu nous a laissé entendre le soir de Noël que tu avais une fille de mon âge. J'aimerais maintenant que tu m'en parles un peu...

La question fait l'effet immédiat d'un ouragan neuronal. Damien lutte d'arrache-pied pour ne rien laisser paraître, mais son attitude physique trahit quelque peu sa pensée. Il bredouille plus qu'il n'énonce un véritable phrasé.

- Et..., que veux-tu savoir, au juste ?

Clémence l'observe et hoche la tête avec abandon.

- Si tu la vois encore...

Une légère rougeur envahit le visage de Damien, quelque peu embarrassé. S'ensuit alors un court silence qui paraît aussi pesant que la lourdeur de son à-propos. Il marque un temps d'arrêt, puis esquisse un sourire en changeant radicalement de position.

- Écoute, Clémence, j'ai pas envie d'en parler. Pas aujourd'hui. Pas encore.

- C'est toujours pareil avec vous, les soi-disant adultes, s'emporte-t-elle alors. Les conversations n'ont que l'intérêt que vous voulez bien leur porter. Votre gentillesse et votre bonne humeur ne sont en fait que le miroir déformant des sujets que vous dissimulez.

Clémence repousse la main que Damien pose délicatement sur son avant-bras.

- Non, je ne veux pas de ta tendresse, de ton amour ou de ta compassion. J'en ai marre de cette sphère interlope dont les agissements incohérents et hypocrites ravagent douloureusement l'authenticité de nos sentiments.

- Clémence, ne te fâche pas, écoute-moi...

- Non, je ne t'écouterai pas, hurle-t-elle maintenant en se levant de table, et quittant subrepticement le restaurant.

Clémence n'a pas besoin de beaucoup de temps pour admettre qu'elle n'aurait pas dû s'emporter. Elle mesure au fil des heures la portée de son excès. Damien a désormais pris trop de place dans sa vie pour imaginer manquer ses prochains rendez-vous, et ses sentiments envers lui n'ont pas subi le piège de leur désaccord.

La fuite pesante du temps perturbe douloureusement son ataraxie, et le printemps qui se fait attendre à coups de tempêtes répétées n'atténue pas sa sensation d'accablante lassitude. L'instabilité de sa position la fragilise lourdement, et elle commence à se dire qu'elle a peut-être grillé toutes ses cartes. Sa psychologie s'accommode assez mal d'une absence de dialogue et nécessitant l'écoute d'une oreille attentive, elle s'isole dangereusement de réalités qu'il lui sera de plus en plus difficile d'appréhender.

Sa mère, dont la généalogie brouille les quelques certitudes sur lesquelles elle pensait pouvoir se rassurer, demeure un mystère. Leurs rapports se bornent de plus

en plus à de strictes propos fonctionnels dont les tâches ménagères font figure d'unique lien social... Damien est bien entendu la cause de cette inéluctable dégradation, paradoxalement alimentée par l'absence totale de son évocation. Clémence manquant de courage ne veut pas se substituer à sa mère en qui elle refuse de voir la victime d'un bien étrange triumvirat.

Son père, lui, n'a pas répondu à son courrier, laissant la porte ouverte à tous les fantasmes déroutants d'une interprétation déjà bien orientée. Son silence l'accuse d'en savoir beaucoup plus qu'il ne l'a laissé entendre, et Clémence, en ce jour affligeant, ne s'interroge désormais plus que sur un point : un père peut-il abandonner une fille qui n'a déjà plus sa mère ?

Deux jours plus tard, en revenant de l'université, Clémence découvre sur la table de la cuisine deux courriers qui lui sont destinés. Si le premier n'a aucun intérêt, le second, en revanche, coupe aussitôt court à sa paranoïa balbutiante. Pas de doute, c'est bien l'écriture de son père...

Le cœur battant et les mains moites, elle s'empare de la lettre et va s'isoler dans sa chambre. Plusieurs feuillets tapissent l'enveloppe dont le premier commence ainsi :

« Clémence chérie, avant toute chose tu dois savoir que tu me manques énormément, et que tu resteras à jamais ma fille bien-aimée. Ceci étant dit, je vais essayer de te rassurer en tentant de répondre à tes légitimes interrogations. Ta mère est bien ta mère, tu n'as aucun doute à avoir à ce sujet. Certes, sa famille n'a pas le profil d'une lignée habituelle et sa propre mère est à elle seule une anthologie du libertinage, mais c'est bien

de toi qu'elle a accouché, je te le jure, un jour froid de février il y a aura bientôt dix-neuf ans ».

Le courrier ne s'appesantit pas plus sur ce lourd sujet de la filiation. De toute évidence il échappe aux intérêts de son père. Et cela importe peu aux yeux de Clémence pour qui l'assertion péremptoire fait l'effet d'une nouvelle renaissance. En revanche, la lettre aborde assez délicatement le thème de la fidélité qui, lui, ne semble pas connaître de limites.

« Pour beaucoup de couples, la fidélité représente une garantie de la qualité de leur relation amoureuse. Tant que les partenaires restent fidèles l'un à l'autre, ils estiment que le couple est solide et que les différents entre eux ne sont que des contretemps normaux. Néanmoins, presque tous les couples se retrouvent tôt ou tard dans des impasses à cause de cette dimension de leur engagement. Les formes peuvent être très différentes, mais l'infidélité fait partie de la difficulté majeure d'un couple. Certains sont aux prises avec la culpabilité de cette infidélité, leurs fantasmes ou leurs désirs, d'autres se retrouvent engoncés dans la difficulté de vivre avec le fait qu'un des conjoints a été infidèle, sans parler du poids considérable causé par la perte apparemment irrémédiable du lien de confiance. Ce qui, en bout de piste, confère à cet engagement de la fidélité un caractère extrêmement pernicieux. D'une preuve d'amour, gage de solidité du couple et de la cellule familiale, il constitue alors le piège le plus dangereux pour le couple, pour les conjoints et

pour la famille. Les amoureux ont toujours de bonnes raisons de se jurer fidélité. En faisant ces promesses, ils tentent de transformer leur enthousiasme du moment en une promesse à long terme. Au lieu de s'en tenir à la réalité, ils essaient de créer une contrainte applicable à l'ensemble de leur vie ou de la vie de leur couple. Ils pensent pouvoir fausser le jeu de forces d'une relation vivante pourtant erratique, plutôt que de vivre les insécurités que génère en eux ce changement inhérent à la vie. Et puis qu'est-ce que la fidélité ? Quand nous promettons d'être fidèle, à quoi voulons-nous vraiment nous engager ? Chaque couple doit trouver sa propre réponse à cette question. Si l'engagement réel n'est pas explicite, on peut supposer sans crainte de se tromper que la compréhension des deux individus n'est pas identique. Par conséquent, il est certain que son application sera différente d'un partenaire à l'autre et deviendra, tôt ou tard, la source d'un grave malentendu ou d'un conflit. C'est ce qui s'est passé avec ta mère. Nous n'avons pas été assez clair dès le départ et nous avons ignoré, l'un comme l'autre, une dimension pourtant incontournable de notre engagement. Je n'ai absolument rien à lui reprocher et je crois pouvoir penser qu'elle ne nourrit pas non plus de coupables griefs à mon égard. La vie est ainsi faite que je dois m'effacer aujourd'hui, et c'est la mort dans l'âme que j'ai quitté ce foyer que je ne pense pas réintégrer ».

Les yeux de Clémence se couvrent de larmes et sa vision se brouille. Pourtant une phrase, dont elle ne soupçonne pas la portée, suit de près ce réquisitoire :

« Tu n'as pas à douter de ta mère qui a encore des choses à te dire »...

Le lendemain est un mercredi. Ce jour béni pour Clémence... jusqu'à la semaine dernière.

Tour à tour fâchée, repentante et indécise, elle se réjouit de pouvoir encore éviter qu'il ne figure au rang des rendez-vous manqués. Même si en fin de matinée elle sent bien qu'une certaine appréhension la taraude. Elle se demande comment Damien a vécu le camouflet de leur dernier tête-à-tête, et se prend à douter de sa présence au déjeuner. Hésitant à lui envoyer un SMS, elle renonce finalement, estimant de toute façon qu'il est trop tard pour lever une éventuelle ambiguïté.

En arrivant quelque peu stressée au restaurant, elle n'a pas le temps de gamberger. Damien est déjà là, et lui ouvre ses bras. Clémence se laisse aller généreusement, goûtant sans modération ce délicat instant qu'elle redoutait. L'insidieux décalage régentant ce versatile émoi abandonne instinctivement toute autre forme de surmoi.

Tout à leur plaisir de se retrouver en toute sérénité, ni l'un ni l'autre ne cherche à revenir sur ce mercredi noir qui faillit les brouiller. En fait, Jamais déjeuner ne fut plus léger et plus gai que cet inoubliable interstice dont la cuisine même leur parut plus soignée. Au cœur des rires et des amabilités, plus ou moins déguisés, Clémence laisse alors échapper :

- Tu es beau, Damien !

Aucune réaction apparente ne semble animer le visage de Damien qui s'empare aussitôt du compliment pour mieux en détourner la portée.

- Tu sais que ça ne veut rien dire... Toi, qui étudies la philosophie, dois-je te rappeler que la notion d'esthétique n'a trouvé ses lettres de noblesse qu'au XVIIIe siècle ?

Clémence acquiesce et accepte le nouveau débat que Damien lui suggère intelligemment.

- Je suppose que tu fais allusion à Schelling par opposition au corpus des textes philosophiques qui depuis l'Antiquité grecque abordent la question de l'esthétique.

- Tout juste. De Platon à Kant, en somme ; sachant que la discipline avec Schelling n'apparaît qu'au début du XIXe.

- N'est-ce pas lui qui rejette le nom d'esthétique et incombe à la philosophie de développer une vraie science de l'art ?

Damien sourit, visiblement fier des connaissances de Clémence à laquelle il est heureux d'attribuer un

bon point, comme s'il était soucieux d'endosser le costume du professeur.

- Bravo, t'as tout bon. Il s'agit en effet d'une discipline dont le but est le Beau et l'Art, entendus comme distincts de la religion et de la philosophie, rejoignant ainsi les préceptes d'Hegel (ou le contraire puisque Schelling précède Hegel). Dans l'Antiquité tout tournait autour de la notion de « mimésis », qui est l'art de représenter la réalité. L'Art était donc la représentation du réel et du Beau. C'est Kant qui, beaucoup plus tard, permit de déplacer le principe intime du caractère artistique vers le pôle de la réception, l'assimilant à l'idée esthétique en tant qu'expression de l'entendement et de l'imagination.

- Véritable révolution copernicienne, coupe aussitôt Clémence, dont les réminiscences sur le sujet l'amène à préciser qu'il fut même le premier à distinguer les différents arts.

Damien vide son verre, le repose sur la table et fixe Clémence avec amusement.

- C'est quoi pour toi, l'art ?

Clémence hésite. Elle a si souvent retourné le problème dans sa tête qu'elle en a une idée assez précise, sans l'avoir jamais exprimée. Pressée par Damien, elle en ébauche alors une description.

- Je dirais que l'art ne consiste pas à reproduire la réalité, mais à mettre en valeur l'essence de la vie à travers l'imaginaire.

A voir sa tête, Il est bluffé ! Et il le lui dit.

Clémence goûte le compliment en découvrant simultanément toute la finesse de sa définition. Elle lui précise alors qu'il reviendra à chacun d'orthographier « l'essence » comme il l'entend...

- Ça fait un moment que je la cherche, cette définition...

Elle en rougit de confusion. Et elle vénère intérieurement cet être délicieux qui sait si bien la mettre en valeur.

Josiane Sambrès est inquiète.

Pour la deuxième fois, un acheteur potentiel de son fonds de commerce vient de lui signifier l'abandon de son projet. Elle sait qu'elle doit vendre au plus vite car elle ne parvient toujours pas à rétablir sa balance commerciale... Il ne lui reste plus aucun espoir de pouvoir sauver son activité qui, elle le sait, va disparaître si personne ne la reprend. Et elle s'interroge sur ce qui est le plus triste : la perte de son emploi ou la disparition d'une librairie traditionnelle pour laquelle elle se demande qui, d'internet, de la grande distribution ou de la médiocratie, aura le plus œuvré ! Charité bien ordonnée commençant par soi-même, elle tente de se projeter en dehors de ses rayons surchargés de livres avec lesquels elle prétend parfois que sa vie a changé... Une ineffable sensation de plénitude et de bien-être semble alors l'abandonner, et le vertige de l'inconnu tout autant que celui de quitter un véritable sacerdoce la saisit.

Toute petite déjà, le livre l'avait sauvée de l'intrépide parcours de sa mère qui, sans le savoir, lui avait permis d'accéder à l'imaginaire. Cet imaginaire avec lequel elle sut composer pour se construire une autre destinée. A l'âge de onze ans, c'est son grand-père, ayant pourtant quitté l'école très tôt, qui lui offre la collection complète des œuvres d'Alexandre Dumas, véritable révélateur d'une passion débordante où tout passera désormais par la lecture et le développement de la créativité. A dix-sept ans, elle décroche son bac littéraire avec une mention bien, et triomphe sur les planches du petit théâtre Louis Jovet de son quartier. Elle sait parfaitement ce qui lui convient, à l'inverse de la plupart de ses camarades, mais doit mettre fin à son brillant cursus faute de moyens. C'est depuis cette époque qu'elle en veut terriblement à sa mère, et qu'elle sait aujourd'hui que malgré leurs divergences sa fille pourra bénéficier de son indéfectible soutien.

Les nuages s'accumulent autour d'elle depuis quelques mois. Clémence lui échappe, et elle ne parvient plus à éveiller en elle le moindre intérêt. Elle sent comme un rejet systématique qui les éloigne indubitablement l'une de l'autre. Certes, elle n'est ni naïve ni inconsciente, et elle sait qu'elle ne peut ni s'en étonner ni s'en offusquer. Sa sœur Carole l'a mise en garde après la visite surprise de Clémence à son domicile, et, avant-hier, c'est son mari au téléphone qui s'en est ému...

Quant à Damien !... Elle a parfois du mal à saisir sa démarche... Elle ne le trouve pas très serein depuis

quelque temps, et elle sent bien que Clémence le perturbe. Ce qui pourrait vite devenir insupportable si elle commence à se sentir exclue d'un cercle familial qu'elle imaginait en reconstruction.

Clémence a décidé de se rapprocher de sa mère. L'exercice n'est pas simple car elle s'en est tellement éloignée qu'il lui paraît désormais déplacé d'afficher une affection ordinaire. La lettre de son père, qui lui trotte dans la tête, redonne à sa mère la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Mais le temps et les circonstances ont distribué les rôles autrement, et stigmatisé insidieusement les sentiments. Pour Pâques elle avait prévu d'aller rejoindre Mélanie, comme elle en a pris l'habitude depuis maintenant trois ans, jusqu'à l'urgence du moment ! Urgence du moment qui a pour nom celui qui, seul, est capable de la convaincre de changer ses plans...

Les premiers beaux jours ont déjà imposé leur empreinte à un mode de vie néanmoins figé pour quelques jours encore dans sa rigueur hivernale. A partir de dimanche ce sera une heure de soleil en plus, rallongeant les soirées, et par là même l'espérance de vie... Une heure de plus qui perturbera moins le métabolisme qu'elle n'inoculera de sérénité à un psychisme rabougri

par le manque de lumière et l'excès d'inactivité. L'université respire à pleins poumons cette odeur de printemps à laquelle le fleurissement précoce des allées et la symphonie des oiseaux apportent la touche finale d'un patient réenchantement.

A la maison, la vie s'acquitte plus difficilement des paradigmes d'un renouveau...

- J'ai compris que Mélanie souhaitait rester seule avec son copain, lâche Clémence en évitant de regarder sa mère dans les yeux tant le mensonge lui semble perceptible.

- Donc, tu as décidé d'annuler ?

- Oui, je pense que c'est préférable.

Et, là, sa mère ne rebondit pas. Elle passe à autre chose sans aucune transition, ce qui lui complique sérieusement la tâche.

- Et toi, que comptes-tu faire ?, relance Clémence, obstinément.

Un blanc s'instaure au cours duquel sa mère la dévisage curieusement.

- Que veux-tu que je fasse ?, lui réplique-t-elle, évitant de justesse de prononcer le nom de Damien, et rajoutant aussitôt d'un air désabusé : comme d'habitude.

C'en est trop pour Clémence dont l'orgueil surmonte mal son hypocrite concession. Elle a le sentiment d'avoir accompli le parcours du repentant en légitime attente d'un signe fort de réconciliation. Elle ne peut

comprendre que réside ici toute l'ambiguïté de la vie où perce la relative interprétation de chacun.

Le lendemain, elle contacte Adrien qui à son tour tombe des nues, n'ayant plus eu de ses nouvelles depuis leur intime et fugace aventure. Mais Clémence, qui n'a aucun état d'âme à ce sujet, parvient aisément à le convaincre d'un rendez-vous dans l'après-midi. Ils se retrouvent au bar des fuchsias, un petit café au coin de la rue Kandinsky, juste après ses cours.

Sans chercher à se justifier, elle s'adresse à lui comme s'ils s'étaient quittés la veille, visiblement plus intéressée par le psychologue en devenir que par l'amant potentiel pour lequel elle a visiblement peu de sentiments.

- J'en peux plus ! Et je pense que tu avais raison quant à mon injustifiée indignation familiale... Je ne sais toujours pas combien d'oncles et de tantes hantent le cercle de ma famille, et je crois que je m'en fous !

Adrien, qui l'écoute attentivement, ne peut s'empêcher de marquer son étonnement.

- Mais là où ta psychologie fait chou blanc, reprend-elle, c'est de croire qu'il me suffisait d'identifier clairement ma génitrice pour pouvoir tourner la page. Il n'en est rien. Ma mère est bien ma mère ; plus d'angoisse fantasmée à ce sujet, mon esprit s'habitue peu à peu à lui reconnaître sa véritable place, mais à quoi bon ? Si je ne parviens pas à comprendre et à admettre son positionnement actuel... C'est terrible dans ma tête ce

décalage qui m'éloigne des réalités censées m'enraciner durablement.

Anormalement émue, elle marque une pause dont Adrien s'empare pour tenter de comprendre.

- Écoute, Clémence, j'avais cerné ta difficulté sans en maîtriser les leviers, c'est sûr, mais là je ne comprends pas ce qui t'empêche d'avancer alors que tu n'as plus de problème d'identité...

Elle éclate alors en sanglots et, tandis qu'Adrien hésite sur l'attitude à adopter, elle tente de lui expliquer l'incompréhension suscitée par son impavide questionnement.

Adrien comprend rapidement que Damien est le nœud de cet imbroglio familial. Alors, il hésite un long moment avant de lui poser la question qui tue :

- Et ...quels sont tes sentiments vis à vis de ce Damien ?

Clémence rougit. Baisse la tête, et anone coupablement :

- Je crois bien que j'en suis amoureuse !

Aïe !, se dit Adrien dont les courtes études appropriées ne vont pouvoir venir en aide à un cas de figure aussi pointu, et dont l'attitude ambiguë de Clémence à son égard lui apparaît soudain beaucoup moins byzantine.

Clémence a conscience d'aborder la période la plus critique de sa jeune existence. Elle est visiblement perdue, et se sent totalement abandonnée. Par son père, qui a quitté le foyer conjugal ; par sa mère qui, sans doute excédée par son attitude, refuse de lui tendre la main ; et d'une façon plus générale, par l'ensemble de sa famille qui de toute évidence lui cache quelque chose. Mélanie ne la comprend pas car elle vit une parenthèse l'éloignant de toute réalité autre que celle l'aveuglant actuellement ; quant à Damien, le seul à qui elle pourrait se confier, il n'est bien sûr pas habilité à entendre ses aveux !

Restait Adrien, auquel elle vient de se confier...

Allongée sur son lit, cigarette à la main, regard perdu dans les brumes de l'incertitude, elle médite sur l'inattendu conseil qu'il vient de lui prodiguer.

- Tu dois tout lui dire, avait-il asséné, faisant référence à Damien.

Le lendemain, la faculté doit fermer ses portes en conformité avec le début des vacances de Pâques. Perchée en haut de l'amphithéâtre C, Clémence s'efforce de fixer son attention en luttant contre son esprit vagabond qui l'entraîne malgré elle dans l'arrière-boutique du bar des Lices où Damien l'attend peut-être déjà. Quand soudain, quelqu'un lui tapote l'épaule gauche. C'est Patricia dont elle ne parvient pas à décoder les mots chuchotés à son oreille.

Après quelques secondes d'hésitation, elles quittent ensemble l'hémicycle et se dirigent lentement vers la cafétéria.

- Il faut que tu m'aides !

- Comment le puis-je, lui rétorque Clémence, visiblement effarée par le comportement de son ancienne partenaire de tennis.

- Demande à ta mère d'intervenir...

- Ah, non ! C'est vraiment pas le moment.

Patricia fond en larmes et tente de s'éloigner de son amie qui la retient in extremis.

- Attends !..., lui intime-t-elle, avant d'ajouter sur un ton de fatale lassitude : Je ne peux quand même pas te laisser comme ça !

Il est 11h 45 ; la cafétéria n'est pas surchargée en cette dernière matinée de cours, et les deux amies s'installent tout naturellement sur les hauts tabouret de bar qui n'handicapent pas leur longiligne silhouette.

- Écoute, Pat', j'ai un rendez-vous à 12h 30, je dispose donc d'une vingtaine de minutes pour tenter de répondre à ta demande...

- Mon ami, Frank, avec lequel, tu l'as compris, j'ai une relation amoureuse assez perturbée, a fait une offre d'achat à ta mère pour sa librairie. Je sais que depuis il a renoncé à son projet et qu'il n'a pas donné suite à sa proposition, donc ta mère ne le reverra plus...

Patricia s'empare alors de son mouchoir dans lequel elle étouffe un sanglot.

- ... et moi non plus...

- Ne te mets pas dans cet état, lui intime Clémence, et dis-moi plutôt exactement ce que tu attends de moi.

- Hé bien, voilà, j'aimerais que tu demandes à ta mère de le contacter pour lui donner un rendez-vous...

- Mais à quel titre, Patricia ? ça n'a pas de sens !

- Si. Car je sais, moi, ce qui a achoppé. C'est parce que ta mère n'a pas voulu accepter une partie du paiement en liquide !

Clémence n'en revient pas. Elle écarquille des yeux interrogateurs tout autant que réprobateurs.

- Mais c'est dégueulasse ! Et ma mère a bien fait, s'indigne-t-elle.

- Je sais que c'est pas bien... mais d'un autre côté, c'est quasiment inéluctable quand tu veux débiter.

- Tu peux en penser ce que tu veux, il n'empêche que ma mère n'acceptera jamais de revenir sur une telle position.

- Je m'en doute, mais elle peut... (Patricia cherche dans les yeux de son amie un charitable acquiescement qui ne vient pas), elle pourrait... mentir un peu...

Clémence la regarde fixement, incrédule et intriguée à la fois.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Je veux dire qu'elle pourrait lui faire croire qu'un terrain d'entente reste possible.

Ajoutant aussitôt pour couper court à toute protestation de son amie :

- Sans s'engager pour autant ! Lui dire simplement qu'elle souhaite le rencontrer à nouveau.

Clémence reste silencieuse un moment, parvenant difficilement à comprendre les enjeux.

- Et, ça te donne quoi toute cette mise en scène vaudevillesque ?

- C'est la seule façon pour moi de le revoir ! Par ailleurs, je suis convaincue qu'il quittera la région s'il ne retrouve pas une raison d'espérer.

- Hé ben, dis donc, tu parles d'une accroche amoureuse !...

- Oui, je sais, mais, dans un premier temps, je n'ai guère le choix des priorités.

A cet instant précis, Clémence a l'impression que sa vie bascule ! Partagée entre une requête qu'elle n'ose imaginer et un aveu qu'elle peine à délivrer, elle sent comme une sorte de dépression l'envahir... Il faut dire aussi que tout s'emmêle et concourt à lui travestir la réalité...

Pour la première fois, son déjeuner avec Damien n'est pas un plaisir. La rhétorique de ce dernier, utilisant pourtant les mêmes recettes pour la séduire, ne parvient pas à lui fournir les clés de la dédramatisation espérée. Il passe ainsi lamentablement à côté de ses tourments cachés, et ne semble pas en mesure de lui arracher les confidences qu'au fond d'elle même elle espérait délivrer. Leur sempiternelle discussion sur l'art s'empêtre dans des généralités qui, bien qu'éloignées de ses vicissitudes, laissent inexorablement le champ libre à ses préoccupations du moment.

Ce n'est qu'à l'instant de se quitter qu'elle trouve enfin la force de s'abandonner. Mais sous la forme alam-

biquée d'un habile retournement de situation - fruit d'une mûre réflexion durant le repas, ou simple expression d'une géniale improvisation...

- Damien, quels sont tes sentiments pour moi ?

Visiblement destabilisé, Damien se reprend très vite. Tel un joueur de tennis surpris par son adversaire au filet, il lui adresse un modèle de passing-shot qui n'a pourtant rien de définitif.

- Je dois t'avouer une chose, Clémence. Je suis..., comment dirai-je, une sorte d'écrivain dont le prochain ouvrage va voir le jour d'ici une semaine environ...

Clémence, qui n'en croit pas ses oreilles, bafouille quelques mot inaudibles en le fixant béatement.

- Et dans ce livre, je parle de toi, poursuit-il.

- De moi ?, parvient-elle à babiller, enfonçant son index malhabile sur sa poitrine.

- Oui. Et tu y trouveras la réponse à ton embarrassant questionnement !

Clémence ne vit plus la même existence.

Tel un malade en phase terminale, elle sait désormais que ses jours sont comptés... Chaque jour qui passe la rapproche d'une destinée qu'elle redoute fondamentalement, et cette attente, qui bouleverse tous ses repères, déplace singulièrement son discernement. Elle dispose d'une semaine pour envisager la vie sous un autre angle..., une semaine pour admettre son absurde dénouement !

Si les vacances qui débutent ont le mérite de lui éviter un inévitable décrochage aux cours, en revanche elles la plongent à temps plein dans l'expectative de son imbroglie. Elle ne voit pas que les premiers beaux jours imposent définitivement leur marque à ces délicieux interstices dont elle se délecte habituellement. Tous les cerisiers sont en fleurs, et quelques érables du japon couvrent de leur inimitable feuillage l'avenue des maronniers. Les gens sont gais et semblent même heureux quand le soleil de son infinie douceur caresse leur peau

diaphane subitement exposée. Tout porte à croire que la vie vient de quitter les chagrins d'une austère époque.

Pourtant Clémence ne partage pas la fête de Pâques avec sa mère qui ne semble pas s'émouvoir de ses absences et de son entêtement saugrenu. Cultivant cet amour propre, si mal nommé, elle préfère rester seule en ce jour pourtant considéré comme le symbole de la résurrection. Comment dans de telles conditions raviver un dialogue, et, plus encore, s'immiscer dans des affaires qui ne sont aucunement de son ressort ?

Ses vacances lui resteront comme la période la plus insupportable de sa jeune existence. Elle n'a pas revu Damien qui, absent la première semaine, s'est platement excusé la deuxième pour des raisons qui lui semblent encore obscures, même si elle a bien compris que son livre n'est pas encore sorti des presses, ce qui, pense-t-elle, ne doit pas être sans lien.

En attendant, sa vie n'est que le pointillé d'une romance qu'elle n'a encore que rêvée !...

En ce lundi matin, Clémence quitte le domicile sans avoir salué sa mère qui dort encore. Il faut dire qu'il est à peine sept heures et que Mme Sambrès, depuis qu'elle n'exploite plus son commerce, s'octroie des horaires beaucoup moins contraignants. C'est aussi la rentrée, en ce 22 avril, qui inaugure le troisième trimestre d'une année capitale. Enfin - et n'est-ce pas là le point névralgique d'un désordre psychologique contraint ? - Clémence est à l'avant-veille de sa rencontre avec Damien... Rencontre qui a pris au fil des jours une importance disproportionnée de par son insidieuse attente à laquelle il vient tout juste de mettre fin en lui confirmant leur prochain déjeuner.

Clémence marche d'un pas décidé sur les quais encore désertés. Elle n'a pas encore pris son petit-déjeuner et s'offre une mise en bouche exceptionnelle dont elle avait totalement oublié les inestimables qualités. Il est vrai qu'il y a longtemps que ça ne lui est pas arrivé.

Le soleil pourpre monte lentement sur l'horizon pour mettre mieux en évidence sous l'effet de ses rayons lumineux les bateaux qui, prisonniers de leur anneau, clapotent langoureusement contre le quai. Le vent du large l'enveloppe d'enivrantes effluves iodées et lui susurre à l'oreille toutes les raisons d'espérer quand parfois un goéland ou une mouette (elle n'a jamais su les distinguer) la frôle d'un peu trop près en poussant des cris qui l'effrayent, mais l'enracinent un peu plus dans un imaginaire accommodant. Le long de la digue, le ballet incessant des chalutiers qui sortent ou rentrent de la pêche habille les flots d'un mouvement rassurant, repoussant là l'idée d'une vision réduite au seul sens unique de ses flux. Avec deux minutes de retard, un frisson la parcourt soudain quand les cloches de l'église voisine lui indiquent qu'il est la demie. L'espace d'un instant, un peu déboussolée, elle se demande la demie de combien, et consulte sa montre subrepticement. De sept heures, évidemment, semble-t-elle constater avec dépit, rassurée du temps qu'il lui reste alloué et reprenant pied dans la brusque réalité.

Quittant la jetée à regret, elle jalonne à nouveau les quais pour s'engouffrer dans *L'Estran*, ce café qui lui faisait office d'« after » il n'y a pas si longtemps encore les dimanche matin où elle avait besoin de se refaire une santé après une nuit un peu agitée. C'est curieux, se dit-elle aussitôt rentrée, comme un décor peut paraître incongru dès qu'il n'est plus utilisé dans son contexte familier. Mais le patron qui la reconnaît n'intègre pas sa

subtilité, et, pour une raison qu'elle ne s'explique pas, elle lui laisse croire à une folle épopée... Qu'est-ce que je mens mal, se reproche-t-elle en rougissant légèrement, tandis qu'en lui servant son petit-déjeuner, le cafetier redouble d'inventivité sur ses frasques supprimées.

Il est 8h 15 lorsqu'elle prend le chemin de la faculté. L'amphithéâtre lui paraît bien déserté lorsqu'elle s'installe, comme à son habitude, tout en haut de l'hémicycle. Il est vrai qu'elle est en avance, ayant ignoré pour une fois la cafétéria. Un lent regard circulaire lui permet d'identifier l'assemblée, sauf celle qui se rue sur elle avec une ostentatoire cordialité et qui avait totalement échappé à sa sagacité.

- Bonjour Clémence, lui lance-t-elle jovialement. Pour une fois que la rentrée ne me pèse pas, je t'invite à partager mon humeur badine...

Clémence n'a pas le temps de réagir, à peine le temps de sourire à son extravagant comportement.

- As-tu passé de bonnes vacances, au moins ? As-tu profité de ces belles journées qui s'allongent à l'infini dans un ciel d'azur et de fragrances capiteuses ?

Amusée, Clémence s'étonne des soudaines formulations poétiques de son amie Patricia, mais ne s'en laisse pas compter.

- Certes, oui, mais je m'en méfie... Simone de Beauvoir n'a-t-elle pas prétendu : « Un seul printemps dans l'année..., et dans la vie une seule jeunesse » ?

- Justement, réplique-t-elle, avec conviction. J'ai bien l'intention de ne pas laisser filer cette fraîcheur qui ne repassera pas.

L'arrivée du professeur de philosophie met un terme à leur échange, et Patricia, avant de s'éloigner, prend les mains de son amie pour lui dire ceci :

- Transmets tous mes sincères remerciements à ta mère, et merci à toi aussi. Je ne vous remercierai jamais assez pour ce nouvel élan que vous donnez à ma vie !

Patricia s'éloigne et Clémence cherche de l'air ! Complètement K.O., elle ne peut évidemment comprendre comment sa mère, à qui elle n'a rien demandé, a pu remettre en selle l'amour en péril de son amie désespérée...

Littéralement paralysée sur son siège, Clémence n'est plus en cours. Son professeur, qui se demande aujourd'hui si le bonheur est un authentique idéal ou s'il n'est qu'un idéal illusoire, vient de perdre une auditrice avec laquelle il aurait pu pourtant peaufiner son sujet...

Les mains moites et les jambes flasques, le regard figé sur un horizon qui n'appartient plus à l'univers fermé d'un hémicycle pédagogique, elle vit mal ce qu'elle vient d'apprendre qu'elle considère comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tout lui paraît saugrenu et l'éloigne encore un peu plus de la raison, cet incorruptible agent qui terrasse les pulsions et tempère les incongruités. Le spectre de ses doutes ravageurs resurgit inévitablement sans prendre le chemin du questionnement raisonnable pour chaque étape ou élément d'investigation supposé. Elle contraint une fois de plus sa mémoire à l'exercice le plus compliqué qui soit : lui fournir des éléments qu'elle n'a pas su décoder ! Autrement dit, revisiter un vécu qui ne colle plus à la

réalité... Une pratique à haut risque de subjectivité dont l'issue s'appropriera la nouvelle « vérité » !

Mais sur ces derniers jours que peut-elle bien passer au révélateur de sa sagacité ? Elle qui n'a vu pratiquement personne - pas même Damien - à part sa mère avec qui elle n'a pas communiqué, et dont la dernière entrevue avec son amie Patricia remonte justement à son embarrassante demande ? L'esprit a ceci de fou qu'il est capable d'investiguer sur des chimères et d'en extraire (ou plutôt construire) les inductions « appropriées ».

Quelques instants plus tard, c'est folle de rage et totalement déstabilisée qu'elle quitte l'amphithéâtre, sans aucun égard pour l'exposé en cours de son professeur.

Son intime conviction venait de lui déverrouiller l'accès inviolable d'une partie de son cerveau en négligeant d'exclure le nom d'une icône intangible..., celui de Damien !

L'être humain n'est pas naturellement rationnel ; il est même fréquemment habité par une démarche empirique lui voilant parfois d'étonnantes évidences. Le psychisme s'enferme dans un cercle infernal, et s'éloigne peu à peu des réalités contre lesquelles il brandit des armes fallacieuses. Clémence ne sait pas qu'elle entre dans cette catégorie. Sans doute a-t-elle trop longtemps négligé de considérer l'incongruité de son positionnement en se laissant bernier par les enivrants sentiments qui flattaient son ego ; sans doute a-t-elle trop négligé de tirer des conclusions lui permettant d'en savoir plus.

A moins qu'elle ne voulut pas en savoir plus !...

Quoi qu'il en soit, le choc est rude car un esprit en marche ne s'arrête plus. Une fois les verrous levés le doute s'insère, comme une retenue d'eau soudainement libérée emporte tout sur son chemin.

Pour Clémence, ce doute est insupportable. Damien est devenu son seul repère intellectuel, son unique source d'amour et de joie ; elle n'admettra jamais

d'avoir pu être bernée par celui qui lui permit d'endurer son inextricable saga familiale.

Mais le doute est là !

Elle dispose d'un peu plus de quarante-huit heures pour affronter un destin dont elle sait devoir connaître les éventuelles prévarications...

Il est un peu plus de dix heures, et l'esplanade de l'université scintille sous les feux ardents d'un soleil déjà haut dans le ciel. Les allées bordées de fleurs aux parfums printaniers sont livrées à une horde de jardiniers dont la silhouette courbée donne au campus un air de musée anthropologique à ciel ouvert. Clémence le traverse sans y voir le moindre appel culturel, la tête basse et les yeux rivés sur la pointe de ses baskets dont les auréoles blanchâtres trahissent les éclaboussures de son périple marin. Sans hésitation, elle bifurque vers le centre ville, puis pénètre dans le Parc des Ormes, neutre refuge et fidèle témoin de ses incontrôlables émois. A hauteur de l'imposante statue qui commémore la mémoire de son généreux créateur, elle marque le pas et s'installe sur un banc vide, à quelques encablures du bassin aux nénuphars où un rouge-gorge malicieux et sans-gêne vient tenter de lui soustraire ses idées noires. Mais, malgré les approches familières du passereau

qu'elle regarde sans voir, Clémence ne se déconnecte pas de sa problématique : en savoir plus d'ici mercredi.

En l'espace de quelques minutes, elle décide de commencer par vérifier l'identité de Damien, démarche liminaire à toute ouverture possible sur d'éventuelles révélations. Elle quitte alors brusquement son banc, au grand désespoir de l'oiseau, moins apeuré que déçu par une aussi brève incursion.

La seule chose qu'elle soit en mesure de vérifier immédiatement étant son travail, elle se dirige tout naturellement vers la mairie. Au secrétariat général, elle prend un ticket et attend patiemment son tour dans une salle dont la fréquentation lui laisse supposer qu'elle aura largement le temps de peaufiner sa stratégie... Lorsque son numéro s'affiche enfin, elle se dirige vers le guichet concerné et feint de s'enquérir de l'organigramme du service culturel. En entendant le nom de Damien, elle sait que sa première phase est bouclée. La deuxième, plus délicate, peut alors commencer..

Un grand escalier de marbre blanc dans un bâtiment rustique invite les visiteurs à rejoindre l'étage. Au premier, elle pénètre sous un porche où l'inscription « Direction du développement culturel » lui procure son premier frisson. Elle a beau savoir que le lundi est le jour de réunion hebdomadaire des chefs de service, dont Damien fait partie, elle ne peut exclure l'impondérable.

- Bonjour madame, me serait-il possible de rencontrer monsieur Damien Sivert, s'il vous plaît ?

Son cœur bat la chamade.

- Désolée madame, mais il est en réunion pour la matinée, et je ne suis pas sûre qu'il repasse au bureau aujourd'hui.

Clémence se détend aussitôt.

- J'ajoute, poursuit la jeune femme, qu'il ne reçoit que sur rendez-vous...

La nouvelle difficulté est maintenant de ne pas afficher ce formidable soulagement, et d'affecter l'air contrarié qu'elle affichait la minute d'avant. Elle reprend son souffle, constate que personne n'attend derrière elle, et, baissant la voix, profite du regard bienveillant de son interlocutrice pour enchaîner.

- Figurez-vous que, connaissant M. Sivert pour avoir travaillé avec lui à l'université de Nantes, je lui ai récemment envoyé un courrier...

Elle se précipite sur son sac à main et en ressort un carnet qu'elle fait mine d'ouvrir à une page déterminée.

- Au 13 rue Léonard de Vinci, et que celui-ci m'est revenu avec la mention : inconnu à cette adresse !

A cet instant précis, elle a bien conscience du coup de poker qu'elle est en train de réaliser. Mais la secrétaire a déjà quitté son regard pour interroger son ordinateur.

- Rien d'étonnant à cela, madame, votre adresse est erronée...

Dans un silence pesant qui lui semble interminable, elle sait que son interlocutrice peut refuser de lui venir en aide, n'ayant pas à diffuser de données person-

nelles. Elle sait aussi qu'en prenant le temps de la réflexion, elle pourrait logiquement lui conseiller d'adresser son courrier en mairie... Étrange instant que cet infime interstice ponctué d'un stress particulièrement soutenu où des idées flashes lui arrivent pêle-mêle à l'esprit, et où l'une d'elles lui soutient que « le destin est simplement la forme accélérée du temps » ...

- En fait, Il réside au 34 de l'avenue des bougainvilliers...

Pour un lundi la circulation est plus dense qu'à l'ordinaire. Il est midi, certes, mais une telle activité dénonce habituellement la présence d'un marché. Quelques nuages aux contours laiteux privent parfois la foule, prématurément dévêtue, des rayons d'un soleil trop rapidement assimilé à ce qui n'est qu'un début de saison en contraste avec la morosité d'une période ténébreuse. Clémence n'a pas faim et ne songe pas un instant qu'il puisse être l'heure du déjeuner. Elle vient de quitter l'hôtel de ville d'une allure décidée sans savoir dans quelle direction orienter ses pas. L'avenue des Bougainvilliers n'évoque chez elle aucun souvenir ni repère identifié. Elle interroge son smartphone, tout en ralentissant ses pas, avant de s'engager énergiquement dans la direction du musée d'art moderne. A la première station qu'elle rencontre, elle s'engouffre dans le tramway, et n'en descend qu'au sixième arrêt.

L'avenue des Bougainvilliers s'ouvre alors devant elle.

Avant d'accéder au numéro 34, elle fait le tour du rond-point qu'elle reconnaît immédiatement et qui alimente six avenues rénovées. Elle est dans le nouveau quartier chic de la ville que la mairie a promotionné à grand renfort de publicité voici quelques années. L'avenue Alexandre Dumas, première branche de l'étoile située à gauche du néo-carrefour en sortant du tramway, n'est autre que le prolongement du cours Albert Einstein, ce long boulevard dont elle connaît bien l'autre extrémité...

En remontant l'avenue convoitée, elle s'interroge sur la portée de son comportement. Aveuglée par le doute, submergée par l'émotion, elle ne s'est pas demandée sur quoi pouvait déboucher une telle démarche qui ne répond qu'au réflexe irréfléchi d'une blessure imaginée, et alimente une insidieuse façon de se mettre en danger.

Devant le numéro 14, elle tente d'imaginer à quoi peut ressembler le logis d'un cadre de la fonction publique. A hauteur du numéro 22, elle se demande quels critères ont pu répondre aux exigences d'un homme comme Damien, et, parvenue quelques mètres plus loin, elle suffoque en l'apercevant soudain ! Un vent de panique s'empare d'elle et lui fait rebrousser chemin. Il est là, devant, à quelques mètres d'elle, quittant son domicile et s'appêtant à traverser la rue. Trouvant rapidement refuge dans le renforcement d'un immeuble voisin, elle met la main sur son cœur pour en apaiser les battements affolés. Damien, qui n'a rien vu et ne peut

souçonner sa présence, s'éloigne sereinement en remontant l'avenue dans le sens opposé. Quelques minutes passent et Clémence - qui peu à peu reprend son rythme cardiaque normal, tout en le surveillant de loin - s'apprête à quitter son repaire.

Ainsi, c'est donc là, s'esclaffe-telle, en levant les yeux sur le térébrant numéro. Il s'agit d'un immeuble neuf de cinq étages dont l'accès au rez-de-chaussée ne semble pas condamné. Un bouton d'ouverture automatique permet de pénétrer dans un hall très élégamment décoré avec des plantes vertes dont les harmonieux minéraux qui les supportent accèdent astucieusement l'aspect jardin d'hiver recherché. La loge du gardien précède l'ensemble des boîtes à lettres des différents locataires. D'un coup d'œil furtif, elle s'assure que le chemin est libre, et traverse le hall rapidement. Passant d'un casier à l'autre avec la frénésie du désespoir, elle en atteint vainement l'extrémité.

Elle les reprend alors un à un, prenant garde de déchiffrer chaque étiquette avec soin.

Sous l'inscription « 3e étage gauche » d'une de ces boîtes à courrier, elle découvre enfin ce qu'elle recherchait...

Mais pas vraiment ce qu'elle imaginait... :

3e étage gauche
Damien et Isabelle Sivert

Clémence flotte quelques instants dans le hall déserté.

Un sentiment de complet abandon l'envahit car Jamais encore elle n'a ressenti pareille sensation, ne faisant appel à aucune réflexion. Ni souffrance apparente, ni bien être captieux, seule l'indicible perception d'une inconscience éthérée. Clouée sur place, hiératique, le regard fixe, elle ne fait plus corps avec son environnement.

Sur le chemin du retour - une minute ou une heure plus tard, elle ne saurait dire -, elle se réapproprie peu à peu les sens et la raison (ce fameux *logos* des philosophes qui empêche l'esprit de lâcher prise en tenant lieu de principe actif sur toutes choses...). Des larmes, discrètes, perlent sur ses joues étrangement irritées, et tout dans sa façon de marcher dénote un véritable choc psychologique. Dans son esprit dévasté se bousculent sans en définir les priorités colère, rage et souffrance. Parfois pour exprimer son incompréhension,

parfois pour nommer sa trahison, toujours pour y dénoncer son désespoir.

Elle ne retourne chez elle que tard le soir pour éviter soigneusement le regard de sa mère semblant l'interroger ou la juger trop pertinemment sur un passé qu'elle embrasse désormais sous un angle différent.

Sa nuit est évidemment l'enfer incontournable de son pitoyable état d'esprit. Puis, au petit matin, peut-être à bout de force, elle commence à se demander ce qu'elle était venue chercher... Dans sa réponse diabolique, lucidement, elle constate qu'en tout cas ce n'est pas ce qu'elle y a trouvé ! Toutes les questions qu'elle ne s'est jamais posées au sujet de Damien surgissent alors par le sas contaminé de la perversion. Après tout, il est l'amant de ma mère, se dit-elle, convaincue, et semblant pour une fois donner un sens à cette relation malicieusement occultée. Il n'a eu de cesse de m'imposer ses charmes, s'exonère-t-elle un peu facilement, me poussant imprudemment à d'indécents phantasmes, pour constater aujourd'hui qu'il nous a toutes deux trompées !

Clémence pleure à chaudes larmes sans savoir vraiment si elle crie un amour déçu, l'outrage fait à sa famille, ou l'insupportable outrecuidance d'un intrigant sans morale. Tout se bouscule dans sa tête, révoltée mais d'une pertinence en accord avec sa surprenante sérénité.

Curieusement, sa première pensée va à sa mère qu'elle considère être la première victime de cet infa-

mant imbroglia. Puis, inconsciemment, elle retrace son parcours amoureux qui ne lui laisse que des regrets. Aucun homme n'a su lui donner ce qu'elle recherchait, aucun homme ne l'a émue et éveillée comme celui qu'elle fustige désormais.

Sans doute pour oublier qu'il lui faudra l'oublier...

La haine n'est jamais très loin de l'amour, c'est bien connu ; et les fragiles frontières de nos sentiments véhiculent souvent des comportements interlopes. Mais, au fond, n'est-ce pas ce qui peut lui arriver de mieux ? Brûler ce qu'elle a adoré !...

Dans un premier temps, baignant dans le désespoir, elle faillit se confier à sa mère, négligeant curieusement l'entêtante distance qui les sépare depuis des mois. Mais, absente à ce moment précis, elle change d'avis lorsque celle-ci est de retour. Heureusement, songe-t-elle, consciente du terrible aveu qu'aurait révélé sa pesante confidence.

Alors, elle garde son secret pour elle seule, supportant comme elle peut les leçons qui s'en dégagent inexorablement...

Dans un deuxième temps, la colère l'emportant, elle décide logiquement de ne plus jamais revoir cet être abject pour lequel elle ne peut supporter d'éprouver encore des sentiments. Ses pensées sont obnubilées par ce terrible bilan : De quelle vertu puis-je bénéficier au sein d'une « famille » dont la mère peine à imposer sa légitimité, et dont le père brille par son absence révéla-

trice ? « Famille » dont la composition à géométrie variable dépend d'une grand-mère qui se cache derrière la lâcheté d'une existence libertaire non assumée ? Comment s'étonner alors de l'intrusion dans cette inénarrable saga d'un aventurier à la Pasolini pour lequel aucune métaphore métaphysique ne peut venir nuancer la responsabilité ?

Puis dans un troisième temps enfin, la raison reprenant le pas sur le dépit, elle se pense soudain suffisamment forte pour affronter une rencontre dans laquelle elle considère n'avoir rien à perdre...

Lucidité d'un jugement clairement établi ou bien défausse précoce d'un cœur asservi ? Dans un cas comme dans l'autre, c'est peut-être le moyen d'en savoir plus tout en se déchargeant d'une acrimonie paralysante.

Voire d'entretenir un espoir désespéré...

Mais à chaque jour correspond un état d'âme approprié que le malheur façonne à ses exigences maniaco-dépressives... La tête lourde de ses cauchemars inaboutis, Clémence, en ce mercredi matin, n'a pas conscience à son réveil que son destin dispose enfin de ses atouts.

Ses yeux, d'habitude d'un vert vif et perçant, l'affublent d'un regard fuyant en proie au désespoir de l'absurde. Son cerveau, comme ankylosé, n'a plus accès à sa raison, et les commandes de ses émois ne sont plus en phase avec ses sentiments. Son humeur est inconsolable, à l'image des instants qu'elle imagine vivre prochainement.

Sa mère qui lui a laissé un mot sur la table de la cuisine (elles communiquent beaucoup par écrit ces derniers temps) lui demande de ne pas oublier de verrouiller la porte d'entrée quand elle rentre tard le soir, comme ce fut le cas ces derniers jours. Elle hausse les

épaules en soupirant, comme si sa mère n'avait que ça à penser...

Il est dix heures moins vingt et elle peut encore assister à son cours de philo si son esprit parvient à se frayer un autre chemin. Le soleil semble la narguer, mais que dirait-elle si la pluie tombait ? Au moins, peut-elle profiter du charme des rues piétonnières pour trouver l'énergie suffisante à une autre forme de pensée...

Clémence marche sans vraiment savoir où elle va. A-t-elle seulement conscience de s'éloigner de la faculté lorsque ses pas rapides lui procurent la satisfaction d'un providentiel bien-être physique dont chaque minute la rapproche pourtant d'un rendez-vous qui, d'un bonheur sans partage, n'est plus que l'angoissante contrainte d'un profond déchirement ? L'image de Damien se fait de plus en plus pesante au fur et à mesure que se rapproche son rendez-vous, et, quelques minutes à peine avant de pénétrer dans ce qui fut des semaines durant le sanctuaire de ses illusions, elle faillit rebrousser chemin.

Enfin, elle se décide.

Damien n'est pas encore là. C'est bien la première fois, se dit-elle, angoissée, cherchant des yeux sa silhouette facilement repérable. Djibril, un copain de fac, vient la saluer. Sans lui, aurait-elle supporté les six longues minutes de ce retard inapproprié ?

Essoufflé, le visage rouge et la voix légèrement brisée, il arrive enfin.

- Excuse-moi de t'avoir fait attendre. Une urgence à régler...

Quelle entrée en matière..., se dit-elle, excédée par l'idée qu'elle se fait de ses libertines obligations.

- Apéro comme d'hab' ou te laisserais-tu tenter...
Quelque chose qui ne va pas, Clémence ?

Elle décide alors de se reprendre, et de lui laisser l'entière initiative de ses allégations.

- Non, non, tout va bien. Un américano, s'il te plaît.

Pendant qu'il passe la commande, elle ne le quitte pas des yeux, tentant de déchiffrer le moindre indice permettant de déceler son habile imposture. Comment un tel individu peut-il utiliser son charisme pour tromper les gens avec un tel aplomb ? Quel est son objectif final, et sur quelle morale – ou, a minima, quelle éthique - peut-il trouver la force d'accomplir son infamante destinée ? Mais elle a beau le détester depuis deux jours et tenter de le charger au maximum, maintenant qu'il est devant elle, armé de son physique avantageux de sportif accompli, de son sourire envoûtant et de son humour décapant, elle sait qu'elle peut défaillir à tout moment, et s'apprête malgré elle à entendre une tout autre version de ce qu'elle pense crédible au-delà de ses plus profondes réticences.

- Ça y est, c'est le Grand soir, ponctue-t-il dans un grand rire, et brandissant de la main droite un livre dont elle perçoit soudain l'importance en même temps que l'extravagante futilité.

Je l'avais complètement oublié celui-là, songe-t-elle, confondue, alors même que sa vie paraissait suspendue à cette sibylline arlésienne il y a trois semaines encore.

Se penchant au-dessus de la table, il pose sa main sur son bras qu'elle retire aussitôt dans un réflexe indigné. Il sourit et feuillette tranquillement son ouvrage jusqu'à la page quatre-vingt-sept qu'il lui tend avec insistance. Avant de s'en saisir, Clémence ressent une singulière impression qu'elle ne saurait décrire. Elle fixe Damien dans les yeux avec une telle intensité que tout son corps s'embrase au moment de saisir l'ouvrage qu'elle laisse choir involontairement.

Il ne s'en offusque pas et, tandis qu'elle rougit de confusion, il le ramasse et le repositionne à la bonne page sans faire le moindre commentaire.

Clémence s'en saisit fermement, cette fois, et jette un dernier regard interrogateur à celui dont elle ne sait plus qu'espérer, avant de porter son attention sur les premières lignes de l'intrigant opuscule.

Ses yeux les dévorent avec une tension palpable qui n'échappe pas à la sagacité inquiète de Damien. Ses traits se durcissent, même...

Et puis soudain..., elle perd connaissance !

Un mot vient de la frapper de plein fouet.

Un mot, un seul, à la ligne sept du quatre-vingt-septième feuillet !

Si la perte de conscience ouvre la porte de l'imaginaire, alors Clémence peut refaire le parcours des dix-huit années de son insidieux désordre psychologique. Elle peut, à la lecture de ces quelques lignes, rebâtir son enfance et tracer une tout autre voie de sa destinée... Car, comme un mourant aux confins d'une réalité qui se dérobe sous ses pieds, elle a vu sa jeunesse repasser à la vitesse grand V dans un film qu'elle n'a pas tourné !

Elle n'avait pas tort de douter de son identité.

Elle avait même raison de se poser des questions sur ce passé flou qui a entouré toutes ses jeunes années, projetant l'ambiguïté sur un avenir désenchanté.

Oui, ses parents avaient bien un secret qu'ils sont parvenus à préserver, sans pouvoir lui cacher.

Oui, un enfant ressent plus qu'aucune autre personne la chape du silence accusateur et la souffrance issue d'une famille désunie.

Oui, elle avait deviné l'imposture de sa naissance.

Non, elle n'avait pas démêlé le vrai du faux !...

En fait, sa mère est bien sa mère, mais son père n'est pas son père, et Damien n'est pas l'amant de sa mère puisqu'il est son véritable père !...

PERE, ce mot si terrifiant pour une jeune femme qui vient de prendre conscience qu'elle a tout mélangé !

Car demain, elle va devoir refaire sa vie avec ses véritables parents...

...et sa demi-sœur, Isabelle !

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux
Z.I. - 7, rue de la Résistance – 14400 Bayeux
Dépôt légal : 62823 – Novembre 2018

ISBN 978-2-9546213-6-4

Imprimé en France